CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES
UNE PIÈCE PAR SEMAINE.

70e LIVRAISON.
MAGASIN THÉATRAL ILLUSTRÉ

A LA LIBRAIRIE THÉATRALE
BOULEVARD SAINT-MARTIN, 12.





LES AMOURS MAUDITS

DRAME EN CINQ ACTES

PAR

M. FERDINAND DUGUÉ



REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 17 OCTOBRE 1854.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

JULIAN BERVAL, jeune premier rôle	MM. CHILLY.	MICHÈLE	MM. MEXIME.
MANOEL DE VILHENA, jeune premier	DESHAYES.	UN MATELOT	LAVERGNE.
M. DE VILHENA, son père, père noble	DELORME.	HÉLÈNE, sœur de Julian, jeune premier rôle	Mmes MARIE-LAURENT.
LE DOCTEUR FLORIANI, raisonneur	THÉOPHILE OMER.	Mme D'HARBLAY, mère noble	MÉSANGES.
VALENTIN, premier comique	LAURENT.	FAVITA, nièce de Floriani, jeune première	LOUISE SABRAN.
DIMITRI, troisième rôle	MACHIN COSTE.	MARIE, fille d'Hélène	La petite DESNEUL.
FORFANTAS, capitaine du *Pluton*, deuxième comique.	ADALBERT.	Domestiques, Invités, Matelots.	

La scène se passe à Malte dans les deux premiers actes, et à Marseille dans les trois autres.

S'adresser pour la musique à M. Artus, chef d'orchestre, et pour la mise en scène à M. Bonet, régisseur général, tous deux au théâtre.

ACTE I.

Un jardin dans le faubourg de la Floriana, à Malte ; au fond, à droite, l'entrée d'une belle maison, avec un double escalier à balustrade. Pelouses, fleurs et massifs. Dans le lointain, les fortifications et la mer.

SCÈNE PREMIÈRE.

FLORIANI, PLUSIEURS DOMESTIQUES.

FLORIANI. Et maintenant, que chacun retourne à son poste. Vous m'avez bien compris, n'est-ce pas?

TOUS. Oui, monsieur le docteur.

FLORIANI. Pour en être plus sûr, je vais vous répéter mes instructions. Williams, il n'y a pas assez de lanternes dans ces bosquets, là, sur la gauche... illuminez davantage, avec profusion, mais avec goût. Je recommande à Conrad les pièces d'artifice; celles de l'année dernière n'ont pas trop bien marché.

CONRAD. Il pleuvait, monsieur le docteur.

FLORIANI. Bon, bon, vous ne manquez jamais d'excuses. John, vous ferez ranger les voitures de chaque côté de la grille et en dehors. Les miladys de Malte viendront bien à pied jusqu'à la maison ; mon sable est assez fin pour leurs chaussures de bal. L'année dernière, vous vous en souvenez, le lourd carrosse du gouverneur m'a écrasé deux plates-bandes et dépareillé une magnifique collection de fuchsias : je ne veux pas que ce carnage recommence ; ainsi donc, en dehors de la grille toutes les voitures... c'est convenu ! Allez, maintenant, allez, et j'espère que, grâce à vos soins, ma fête annuelle sera aussi brillante que les autres. (*Les domestiques s'éloignent. Favita sort de la maison.*)

SCÈNE II.

FLORIANI, FAVITA.

FAVITA. Plus brillante encore, j'en réponds, cher oncle.

FLORIANI. Ah! te voici, mon enfant. Eh bien! où en es-tu?

FAVITA. L'orchestre, le vestiaire, les buffets, les tables de jeu, tout est prêt.

FLORIANI. Déjà?.. C'est admirable!

FAVITA. Vous m'avez confié le ministère de l'in-

térieur, et cela vous coûtera cher, mais du moins vous aurez été bien servi, ce qui n'arrive pas toujours en politique. A Malte, où les réunions de plaisir sont si rares, où les sociétés indigène et anglaise se font si rarement vis-à-vis dans le même bal, je vous jure, mon oncle, qu'on se souviendra longtemps de votre fête.

FLORIANI. Et à quand celle de ton mariage?

FAVITA. Y pensez-vous? Il n'y a que deux ans que je suis veuve.

FLORIANI. Et tu trouves que c'est peu?

FAVITA. Naturellement. Voyez-vous, mon bon oncle, je suis dans la position d'une personne qui vient de verser et qui hésite à remonter dans la malencontreuse voiture.

FLORIANI. Il faut pourtant te remettre en route.

FAVITA. Oh! le plus tard sera le mieux.

FLORIANI. Je présume que Manoël est plus pressé.

FAVITA, *à part*. J'en doute.

FLORIANI, *désignant la gauche*. Il vient de ce côté avec son père ... regarde comme il marche vite, pour se trouver plus tôt près de toi.

FAVITA, *à part*. Ou près d'elle!

FLORIANI. Ce garçon-là t'adore.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MANOEL, M. DE VILHENA

FLORIANI, *à M. de Vilhena*. Que c'est aimable à vous, mon noble ami, d'arriver le premier.

M. DE VILHENA. Nous péchons un peu contre l'étiquette, mais prenez-vous-en à Manoël, qui ne m'a pas laissé de trêve.

FLORIANI, *bas à Favita*. Je je le disais bien.

MANOEL. Pardon, mon père, n'aviez-vous pas hâte vous-même de raconter au docteur l'histoire du lord?

M. DE VILHENA. En effet.

FLORIANI. Quelle histoire?

M. DE VILHENA. Une chose admirable que je viens de lire dans le *Times*.

FLORIANI. Voyons.

M. DE VILHENA. Par une nuit froide et pluvieuse de l'hiver dernier, après le spectacle, lord Archibald traversait Regent-street, et, mollement étendu dans sa voiture, il repassait le discours qu'il devait prononcer le lendemain au parlement. — Tout à coup une voix harmonieuse frappe son oreille; il se penche à la portière et aperçoit au milieu d'un groupe une femme qui chantait en s'accompagnant de la harpe. C'était une jolie enfant, pâle, mal vêtue, de l'aspect le plus misérable, et dont le père, un mendiant très-connu à Londres, avait subi une condamnation: quinze jours plus tard, Archibald, violemment épris de la chanteuse des rues, qui était restée malgré tout une vertueuse et honnête fille, l'épousa bel et bien, en dépit de sa famille et de l'opinion publique. Jugez de mon enthousiasme à cette lecture. Je ne connais que les Anglais pour avoir de ces vaillances-là.

FLORIANI. Et que deviendra-t-il, ce ménage que vous admirez aujourd'hui?... D'ordinaire, pour ces couples-là, il n'y a pas même le court rayonnement d'une lune de miel, et c'est dans un enfer qu'ils se déchirent. Certes, je ne suis pas de ceux qui, au lieu de relever leur frère qui tombe, ramassent bien vite une pierre pour la lui jeter; mais, au risque de passer pour un homme à sentiments étroits, à vues mesquines, j'affirme qu'on a souvent tort de lutter contre le monde, que loin de le corriger on fait non-seulement son propre malheur, mais encore celui des êtres qu'on chérit le plus.

M. DE VILHENA. Je ne comprendrai jamais qu'un homme refuse ainsi la lutte, et qu'il s'abdique avec tant de résignation.

FAVITA. Mais quelle est à ce propos l'opinion de monsieur Manoël?

M. DE VILHENA. Celle de son père, je n'en doute pas.

MANOEL. Je crois qu'il y a dans la vie humaine de ces moments où disparaissent tous les scrupules de la raison, toutes les subtilités du calcul; où la passion se déchaîne comme une tempête, où le cœur s'élargit comme un soleil dévorant! Les uns vous trouvent sublime alors, les autres vous appellent fou, et peut-être êtes-vous simplement égoïste! une voix vous crie: Va! comme au cheval de Job, et vous vous jetez front baissé dans le gouffre! Vous ne songez pas à donner un exemple bon ou mauvais, à réformer le monde, à créer des imitateurs, vous aimez, voilà tout... Donc, madame, si lord Archibald était entraîné par un de ces amours-là vers la chanteuse des rues, vers la fille du mendiant, je comprends qu'il lui ait donné son nom, son bonheur et sa vie!...

FAVITA. Je sais maintenant comment vous pouvez aimer!

FLORIANI. Manoël! que Dieu vous épargne une telle passion; car le premier ennemi que vous auriez à combattre, ce serait votre père.

M. DE VILHENA. Que dites-vous?

FLORIANI. En vérité, si la chose était moins sérieuse, je souhaiterais qu'elle arrivât.

M. DE VILHENA. Vous verriez...

FLORIANI. Je verrais vos actions contredire vos paroles.

M. DE VILHENA. Mais, docteur...

FLORIANI. C'est que j'en ai connu beaucoup qui vous ressemblaient! Ah! vous êtes bien de ces grands seigneurs philosophes qui allaient affranchir l'Amérique et revenaient faire du despotisme en Europe. Vous vous piquez d'être libéral tant que cela ne gêne en rien votre égoïsme; vous prêchez les réformes tant que cela n'émancipe point vos propres esclaves. — Allons, ne vous fâchez pas, mon noble ami, vous savez bien que le vieux docteur a son franc-parler... et, d'ailleurs, le prochain mariage de votre fils avec Favita ne vous laisse aucune crainte sur l'avenir.

M. DE VILHENA. A la bonne heure... Eh bien, puisque nous sommes en famille, arrêtons le jour des noces.

FAVITA. Non, non, plus tard... Comme je le disais à mon oncle, je suis encore trop veuve; et puis... franchement, je ne crois pas mon prétendu si pressé d'en finir avec la vie de garçon... (*A Manoël.*) Oh! ne cherchez point à vous justifier; ce n'est pas un reproche que je vous adresse, et vos lenteurs n'ont rien de blessant pour moi... Apprenons à nous connaître, étudions nos cœurs, et soyons toujours de moitié dans les bonnes œuvres que Dieu nous permettra de faire!... Si l'amour vient, qu'il soit basé sur une estime réciproque, si je deviens votre femme, que ce soit après avoir été pour vous une tendre sœur, une amie sincère. Pas de contrainte, pas d'exigence, pas d'engagements anticipés... Attendons, en nous serrant la main comme deux bons camarades... Vous voilà content, monsieur de Vilhena, je foule aux pieds les convenances...

MANOEL. Chère Favita!

FLORIANI. Tenez, philosophe, je vais vous dire comment je conçois les réformes utiles. Vous voyez ces fortifications qui rendent Malte presque imprenable et qui excitent l'admiration universelle; elles ont été élevées par un de mes ancêtres, le colonel Floriani. Eh bien, où il a fait pousser des tours, des cavaliers, des bastions, moi je fais pousser des fleurs... Voilà de quelle manière je continue son œuvre. Il est mort en rêvant guerre et palissades: je mourrai, moi, s'il plaît au Seigneur, en rêvant botanique et printemps! — Ma vie a été dure et pénible: j'ai été emporté comme ceux de mon siècle dans le tourbillon sanglant des révolutions et des batailles... Médecin de l'humanité, sans drapeau, sans parti, sans haine, j'ai soigné tour à tour, et avec des soins aussi fraternels, Italiens, Anglais, Français et Russes: vieux aujourd'hui, un peu triste mais sans remords, je soigne des fleurs de tous les pays. Cette main qui jadis, au milieu de la mitraille, a coupé des bras et des jambes, manie aujourd'hui, en tremblotant un peu, le sécateur et l'écussonnoir, et j'aime mieux cela, je vous en réponds! D'autres, plus ambitieux et plus illustres, ont légué à leur pays des drapeaux, des provinces, des murailles que le boulet n'entame pas; moi je léguerai tout simplement au mien un jardin botanique, et je m'endormirai avec calme dans le sein de Dieu, s'il daigne m'y recevoir, ainsi que je l'en prie chaque jour.

FAVITA, *se jetant à son cou*. Oh! je vous aime comme un père!...

FLORIANI, *à Manoël*. Mon enfant, voilà ce que c'est qu'une vie vulgaire, et je vous la souhaite. (*A M. de Vilhena.*) Quant à vous, mon noble ami, ne songez plus à votre lord... *excentric*, et montrez votre haine pour les préjugés en vous amusant sans vergogne à ma fête nouvelle.

M. DE VILHENA. Elle sera magnifique, docteur: voici qu'on arrive en foule déjà... Toute la cité Valette sera chez vous cette nuit.

FLORIANI. Il viendra même quelques familles de Corso... Ah! mon cher Manoël, vous ne manquerez pas de danseuses.

MANOEL, *avec un certain embarras*. Docteur?

FLORIANI. Quoi donc?

MANOEL. Étourdi que je suis!... j'ai oublié de vous demander des nouvelles de madame d'Herblay...

FLORIANI. Mais elle va bien.

MANOEL, *vivement*. Ah! tant mieux!... (*Un silence.*) Alors, est-ce que ces dames ne descendront pas au salon?

FLORIANI. Si fait... je l'espère... Depuis un an qu'elles demeurent chez moi, ce sera la première distraction de mademoiselle Hélène qui a soigné sa pauvre mère avec un dévouement si angélique. Favita, c'est sur toi que je compte pour les décider à descendre.

FAVITA. Venez avec moi, Manoël, vous ne serez pas de trop; et avec un auxiliaire tel que vous, je suis plus certaine de réussir. (*Elle sort avec Manoël.*)

FLORIANI. Maintenant, Vilhena, aidez-moi à recevoir mes clients... mes invités, veux-je dire? A quoi songez-vous donc là?

M. DE VILHENA. Cependant, docteur, lord Archibald...

FLORIANI. Au diable!...

M. DE VILHENA. Prenez le *Times*, voyez...

FLORIANI. Un journal dans mes mains, allons donc... (*Montrant ses fleurs.*) Les fleurs, voilà mes seules lectures... (*La scène se remplit d'invités.*) Soyez tous les bienvenus chez le vieux Floriani.

SCENE IV.

FLORIANI, M. DE VILHENA, MICHÈLE, DIMITRI

FLORIANI, *à Michèle*. Bonsoir, vaurien! Ah çà, j'espère que vous n'allez pas tenir toute la nuit vos vilaines cartes, et me débaucher les danseurs de ces jolies demoiselles?

MICHÈLE. Rassurez-vous, docteur: si je reprends ce soir au lieutenant Edwards les cinq cents louis qu'il m'a gagnés ce matin, je jette aussitôt l'as de trèfle au panier, et je me livre tout entier à Terpsichore!

FLORIANI. Voilà un duel qui durera encore au grand jour.

MICHÈLE. Vive Dieu! avec un bon joueur comme le lieutenant Edwards, c'est bien possible!

FLORIANI. Mais, écervelé que vous êtes, à vingt-cinq ans vous aurez dévoré votre fortune.

MICHÈLE. Ce sera la preuve que j'avais de bonnes dents. (*A Edwards.*) Commençons-nous, mon cher?...

DIMITRI, *bas à Michèle*. Eh bien, vous m'oubliez?...

MICHÈLE. Ah! c'est vrai! (*A Floriani.*) Docteur, je vous présente monsieur Dimitri, qui, après avoir visité nos monuments phéniciens, grecs et carthaginois, n'a pas voulu quitter Malte sans admirer vos oranges et vos roses, les plus belles de cette île qu'on a surnommée *la Fleur du monde*. — Monsieur Dimitri, originaire de la

Grèce, est un touriste infatigable qui connaît sur le bout du doigt tous les pays... excepté le sien.

FLORIANI. On peut quitter son pays natal pendant de longues années; mais on ne l'oublie pas et on en parle toujours avec bonheur; c'est ce que vous pourrez faire ce soir, monsieur, car vous trouverez probablement ici des compatriotes.

DIMITRI, *à part*. Je n'y tiens pas.

FLORIANI. Est-ce de France que vous arrivez?

DIMITRI. Franchement, docteur, je ne me rappelle plus très bien si c'est à Marseille, à Lisbonne ou à Naples que je me suis embarqué pour Malte.

MICHÈLE, *bas à Floriani*. Hein!... quel original!...

FLORIANI, *à Dimitri*. Et vous retournez sans doute en Grèce?

DIMITRI. Ma foi, je l'ignore. J'ai la bonne habitude d'oublier toujours ce que j'ai fait la veille, et de jamais savoir ce que je ferai le lendemain.

FLORIANI. Vous devez aimer beaucoup, monsieur, l'hospitalité des Arabes qui ne font jamais de questions à leurs hôtes?

DIMITRI. Croyez bien, docteur, que je ne cherche pas à éviter les vôtres : je serais au désespoir de vous avoir blessé.

FLORIANI. Amusez-vous chez moi, monsieur; ce sera le meilleur moyen de me faire des excuses.

DIMITRI, *avec intention*. J'ai tout à fait l'espoir de trouver chez vous ce que je cherche.

MICHÈLE, *bas à Floriani*. Il est très-amusant, n'est-ce pas?

FLORIANI, *de même*. Vous êtes bien sûr de connaître cet homme?

MICHÈLE, *de même*. Pardieu! est-ce que je vous amènerais un aventurier!...

FLORIANI, *à part*. Décidément, je n'aime pas cette figure-là... (*Haut.*) A la danse, messieurs, à la danse!...

MICHÈLE. Et nous, au jeu! (*A quelques jeunes gens.*) Mes chers amis, je vous recommande ma famille : causez beaucoup avec madame ma mère et faites sauter ma petite sœur. (*A Dimitri.*) Venez-vous?

DIMITRI. Je ne joue pas.

MICHÈLE. Que diable faites-vous, alors?

DIMITRI. J'observe.

MICHÈLE. A votre aise. — Tenez-vous bien, sir Edwards.

DIMITRI. Un moment, je vous prie; vous n'avez encore rempli avec moi que la moitié de votre tâche.

MICHÈLE. Comment cela?...

DIMITRI. On ne se contente pas de présenter un étranger dans une maison, il faut encore le renseigner sur les personnes qui l'habitent.

MICHÈLE. Je suis à vos ordres. — Allez préparer les armes, je ne tarderai pas à vous rejoindre.

SCÈNE V.

DIMITRI, MICHÈLE.

MICHÈLE. Parlez, je vous écoute.

DIMITRI. Il y a trop de fleurs dans cette délicieuse villa pour qu'il n'y ait pas aussi quelques jolies femmes.

MICHÈLE. Vous verrez bientôt la nièce du docteur, une veuve très-belle et très-riche... Si vous voulez vous mettre sur les rangs...

DIMITRI. Passons.

MICHÈLE. Je vous montrerai encore, parmi les caméristes, une fille de Palerme qui est admirable.

DIMITRI. Après.

MICHÈLE. Je ne connais plus personne...

DIMITRI. On m'a parlé cependant d'une vieille dame qui demeure avec sa fille chez le docteur Floriani.

MICHÈLE. Ah! madame d'Harblay.

DIMITRI. Elle s'appelle d'Harblay?

MICHÈLE. Oui...

DIMITRI, *à part*. Elle a pu changer de nom... (*Haut.*) Que savez-vous d'elle?

MICHÈLE. Ma foi, très-peu de chose. C'est une Française que des revers de fortune, dit-on, forcent de s'expatrier et qui se rend près d'un frère, négociant à Pondichéry. En passant à Malte, elle est tombée dangereusement malade, et le docteur la soigne depuis un an déjà dans sa maison du faubourg. — Mais en quoi cela vous intéresse-t-il?

DIMITRI. Pure curiosité...

MICHÈLE. Manie d'observateur...

DIMITRI. Précisément. — Continuez, de grâce.

MICHÈLE. Du reste, si vous aimez le mystère, je vais vous servir à souhait : car celui qui enveloppe ces dames est impénétrable. Croiriez-vous qu'elles ne sont jamais sorties en ville? La mère est souffrante, vêtue de deuil, plongée dans une tristesse profonde, et sa fille ne la quitte pas un instant.

DIMITRI. Le nom de celle-ci?

MICHÈLE. Hélène.

DIMITRI, *à part*. On aura gardé le nom de baptême. (*Haut.*) Vous l'avez vue?

MICHÈLE. Il y a un mois environ, vers minuit, par un beau clair de lune, je revenais de Cozzu, et je suivais la bordure de tuyas qui ferme le parc de ce côté, lorsqu'une céleste apparition frappa mes yeux. — Appuyée sur sa fenêtre, dans une attitude charmante de mélancolie et de résignation, mademoiselle d'Harblay semblait aspirer avidement la brise nocturne et chercher au delà des mers sa patrie absente. Le froissement des branches que j'écartais pour mieux la voir l'effraya sans doute, car elle referma la fenêtre et ne reparut plus. — Je suis bien fou, bien étourdi, mais en vérité je n'oublierai jamais cette nuit-là!

DIMITRI. Ainsi elle vous a plu beaucoup?

MICHÈLE. C'est une belle fille de vingt-deux ans; son regard est à la fois très-énergique et très-doux; tout son visage exprime une bonté fière, et il y a dans sa bouche un grand caractère de franchise. Tenez, réellement, il est difficile de s'expliquer comment elle a pu arriver à son âge sans allumer quelque violente passion.

DIMITRI, *à part*. Plus de doute, c'est elle!... Allons, mon voyage à Malte n'aura pas été infructueux.

MICHÈLE. Il paraît, du reste, que Manoël de Vilhena en est devenu éperdument amoureux.

DIMITRI. Ah!

MICHÈLE. Eh bien! qu'est-ce que cela vous fait?

DIMITRI. Mais rien. — Une dernière question... Savez-vous de qui madame d'Harblay est en deuil?

MICHÈLE. D'un fils qu'elle a perdu en France.

DIMITRI. Mille remercîments, mon cher; allez retrouver sir Edwards.

MICHÈLE. Homme généreux!... Vous me rendez donc ma liberté... Soyez béni! (*Revenant sur ses pas.*) Ah! l'heureuse chance!...

DIMITRI. Quoi donc?

MICHÈLE. Ne perdez pas cette porte des yeux, et vous allez voir paraître au bras du docteur notre mystérieuse étrangère.

DIMITRI, *à part*. Cette fois, elle ne m'échappera pas!... (*Il se cache vivement derrière un arbre.*)

MICHÈLE. Bon, voilà qu'il se cache maintenant. Quel original que ce Dimitri! (*Il s'éloigne. — Une partie des invités rentre en scène, Forfantas paraît à droite.*)

SCÈNE VI.

DIMITRI, FORFANTAS, FLORIANI, MANOËL, M. DE VILHENA, HÉLÈNE, FAVITA, Mme D'HARBLAY.

FORFANTAS, *à la cantonnade*. Reste là, troun de l'air! et ne bouge pas plus qu'un lièvre au gîte! Ne t'avise pas de détériorer l'habit noir que j'ai loué pour toi, et fais attention au commandement... ou gare au couteau!... (*A part.*) Voici toute la société. Je vais chercher l'occasion de placer ma marchandise. (*A la cantonnade.*) Mille diables! Si tu bouges de ça...

HÉLÈNE. Ah! docteur! l'admirable nuit!

FLORIANI. Ainsi, ma belle demoiselle, vous ne vous ennuyez pas trop?

HÉLÈNE. Moi? je suis heureuse!

FLORIANI. Vous devez trouver cependant qu'il manque quelque chose à cette fête?

HÉLÈNE. Par exemple! C'est une féerie!

FLORIANI. Je regrette de ne pouvoir vous donner un divertissement dont vous êtes assez friandes, vous autres Françaises...

HÉLÈNE. Lequel?

FLORIANI. La comédie... Malheureusement la troupe d'acteurs qui exploitait notre île s'est ruinée, et il n'y a plus à Malte un seul comédien!

FORFANTAS, *à part*. En avant, bagasse! (*Haut.*) Vous vous trompez, monsieur le docteur.

FLORIANI. Comment cela, capitaine Forfantas?

FORFANTAS. J'ai votre affaire.

FLORIANI. Vous?

FORFANTAS. Moi.

FLORIANI. Je ne m'explique pas comment le capitaine du trois-mâts *le Pluton* peut me procurer ce que je demande.

FORFANTAS. Je n'ai pourtant qu'à frapper du pied.

FLORIANI. Eh bien! frappez...

FORFANTAS. Volontiers, monsieur le docteur; mais vous savez que toute peine mérite salaire.

FLORIANI. Soyez tranquille.

FORFANTAS. Attention! (*A la cantonnade.*) Ici, Valentin! (*Haut.*) Regardez bien, messieurs, mesdames. (*A la cantonnade.*) Si tu ne viens pas, je te... (*Valentin paraît tout ahuri et saluant.*) Voilà!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, VALENTIN.

VALENTIN, *à part*. Où suis-je? mon Dieu! et que veut-il faire de moi, le monstre?

FLORIANI. Quel est cet inconnu?

FORFANTAS. Cet inconnu, monsieur le docteur, c'est le plus grand de tous les artistes passés, présents et futurs. Il est natif de Paris, et voyage dans les pays chauds pour raison de santé. (*Bas, à Valentin.*) Mais redresse donc ta carcasse, troun de l'air!

VALENTIN, *à part*. C'est mon dernier jour!

FORFANTAS. Ne vous étonnez pas de le voir si tremblant, si timide... C'est un excès de modestie... (*Le pinçant à la dérobée.*) Tenez, il commence à se remettre...

FLORIANI. Ainsi, monsieur, vous êtes comédien?

VALENTIN. Oh! bien peu!...

FORFANTAS. Pauvre garçon, la modestie le rend bête.

FLORIANI. Quel genre jouez-vous?

VALENTIN. Mais, monsieur...

FORFANTAS. Tous les genres!

FAVITA. Même la tragédie?

VALENTIN. Oh!

FORFANTAS. Répondez donc à madame..

VALENTIN. Même la tragédie!

FORFANTAS. Eh! oui, troun de l'air: la tragédie, la corde raide, l'opéra comique, la gavotte, la fantasmagorie, tout le bataclan, mille diables!

FLORIANI. Monsieur veut-il nous réciter un morceau de poésie?

FORFANTAS. Je le crois bien; la poésie, c'est son triomphe, et il vous déclamera dans n'importe quelle langue. Il connaît tous les chefs-d'œuvre de l'écriture, et les idiomes les plus tartares lui sont familiers.

FLORIANI. Voyons, mesdames, que demandez-vous?

HÉLÈNE. Choisissez vous-même, docteur...

FLORIANI. Eh bien! comme je suis un vieux classique, et que je me reprends toujours avec bonheur aux souvenirs d'enfance, je demande à monsieur le récit de Théramène.

VALENTIN, *à part*. Bonté divine!

FORFANTAS. Va pour le récit de Théramène.

HÉLÈNE. C'est aussi un précieux souvenir pour moi, bon docteur.. Te rappelles-tu, mère, comme notre pauvre Julian disait bien cette belle page?

FORFANTAS. Une, deux, trois! et entonnons le grand air. . (*Baissant la voix.*) Sans ritournelle, bagasse!

VALENTIN. C'est que je ne me rappelle plus très-bien...

HÉLÈNE. Je vous soufflerai, monsieur...

FORFANTAS. Moi aussi, je te soufflerai, (*à voix basse*) et en mesure, troun de l'air!

VALENTIN, *à part*. Homme atroce!

FLORIANI. Nous attendons!

VALENTIN, *à part*. O tendre Racine, protége-moi!

« A peine nous sortions des portes de Trézène...
» Il était sur son char, ses gardes affligés
» Imitaient son silence, autour de lui rangés.
» Il suivait tout pensif le chemin de Mycènes,
» Sa main sur les chevaux laissait flotter les rênes...
» Un effroyable cri sorti du fond des flots
» Des airs en ce moment a troublé le repos...

FORFANTAS. Hein?... quel coffre!

VALENTIN.

» Cependant...

(*Bas à Hélène.*) Soufflez-moi...

HÉLÈNE.

Sur le dos..

VALENTIN.

Sur le dos...

HÉLÈNE.

De la plaine liquide.

VALENTIN.

De la plaine liquide,
» S'élève à gros bouillons une montagne humide;
» L'onde approche, se brise et vomit à nos yeux,
» Parmi des flots d'écume un monstre furieux.
» Son front large est armé de cornes... de cornes...

HÉLÈNE.

menaçantes,

VALENTIN.

jaunissantes...

» Tout son corps est couvert d'écailles...

HÉLÈNE.

jaunissantes.

VALENTIN.

menaçantes...

» La terre s'en émeut, l'air en est infecté.

HÉLÈNE, *bas*. Vous passez...

VALENTIN. Vous passez...

» Du son généreux sang... les rochers en sont teints.

HÉLÈNE, *bas*. Vous passez!

VALENTIN. Ah! je passe... Tant mieux!

» L'essieu crie et se rompt...
» Excusez ma douleur. . j'ai vu, seigneur,
» J'ai vu votre malheureux fils...
» Traîné par les cheveux..
» Par les cheveux que sa main a nourris. »

(*Explosion de rires.*)

FORFANTAS. Ah! brigand!

VALENTIN. Eh bien! oui, riez tous... moquez-vous de moi .. sifflez-moi... jetez-moi des écorces d'oranges, mais protégez un pauvre diable contre ce tigre altéré de sang!

FORFANTAS. Ques aco? troun de l'air.

FLORIANI. Monsieur Forfantas, vous êtes chez moi!

VALENTIN. Tant pis, je vais tout dire.

HÉLÈNE. Parlez sans crainte.

VALENTIN. Voilà mon histoire: j'étais garçon rôtisseur, rue Coquenard. Un dimanche que j'arrosais une oie, je fus pris de passion pour l'art dramatique. Crac! je laisse brûler l'oie, je jette là mon tablier, je fais un pied de nez au patron, et je m'enrôle figurant à la banlieue, au théâtre Montparnasse. Un beau matin, je lis dans un journal qu'on formait une troupe pour l'île de Malte; je signe un engagement et je m'embarque sur le trois mâts *le Pluton*, capitaine Forfantas!... A mon arrivée ici, plus de troupe, plus de théâtre... me voilà dans la rue sans gîte, sans argent, à la merci du capitaine qui a voulu spéculer ce soir sur la générosité de M. Floriani. Je vous demande bien pardon à tous, de m'être fait passer pour un tragédien; je ne suis qu'un honnête comique, et je n'aurais pas obéi à ce corsaire s'il ne m'avait menacé d'un couteau qui ressemble aux lardoirs de mon ancien métier.

FLORIANI, *à Forfantas*. Votre conduite est infâme, et le gouverneur vous donnera demain de ses nouvelles.

FORFANTAS, *à part*. Tarare! j'aurai repris la mer au point du jour.

HÉLÈNE, *à Valentin*. Vous seriez heureux, n'est ce pas, de ne rien devoir à cet homme?

VALENTIN. Oh! je le crois bien!

HÉLÈNE, *à Floriani*. Réunissons-nous tous pour dégager ce malheureux...

FLORIANI. Bien pensé, mademoiselle.

FORFANTAS, *à part*. Eh! j'aime mieux cela.

VALENTIN. Vous êtes aussi bonne que vous êtes belle!

MANOEL. Ah! je veux être le premier. (*Il donne son offrande à Hélène.*)

HÉLÈNE. Monsieur Manoël, je ne peux rien de plus pour lui, mais je vous le recommande.

MANOEL. Merci! (*Hélène continue sa quête.*)

DIMITRI, *bas à Forfantas*. Vous êtes un maladroit.

FORFANTAS, *de même*. Ques aco! Je ne vous connais pas.

DIMITRI. Je vous connais, moi Vous avez passé deux ans dans les prisons de Naples, pour avoir, dans une querelle, blessé un homme d'un coup de couteau.

FORFANTAS. Troun de l'air... je croyais que personne...

DIMITRI Suivez-moi un instant sous ces arbres... je peux un jour ou l'autre avoir besoin de vous, et quand je me sers des gens, je les paye sans compter.

FORFANTAS. Tout à vous, mon gentilhomme!... (*Il sort avec Dimitri.*)

HÉLÈNE, *à Valentin*. Prenez, et soyez libre.

VALENTIN. Ah! vous êtes mon ange sauveur, ma providence .. Mais où est donc Forfantas? il faut que je le retrouve, car cet argent-là me brûle les mains!... J'ai du cœur, allez, et je me souviens mieux des bonnes actions que des vers de Racine... Merci, madame, merci... (*Il s'éloigne.*)

FLORIANI, *à Hélène*. C'est à vous, mademoiselle, de nous donner ce soir tous les bons exemples... Soyez maintenant la reine du bal.

MANOEL. Vous m'avez promis une valse.

HÉLÈNE. Et je suis prête à tenir ma parole.

FAVITA, *à Mme d'Harblay*. Voulez-vous mon bras, chère dame, pour rentrer au salon?

Mme D'HARBLAY. Je vous remercie, je préfère me reposer ici quelques instants: cet air pur me fait du bien. Je vous confie Hélène, vous me la ramènerez, n'est-ce pas?

FAVITA. A bientôt. (*Elle sort au bras de Michèle.*)

FLORIANI. Allons, l'orchestre s'impatiente ..

HÉLÈNE. Tu ne viens pas, mère?

Mme D'HARBLAY. Non, mon enfant; la chaleur et le bruit m'ont un peu fatiguée. (*A Manoel.*) Pardon, monsieur, je voudrais dire quelques mots à Hélène. (*Manoel se retire au fond, et parle à quelques promeneurs.*)

HÉLÈNE. Que veux-tu?

Mme D'HARBLAY. Pardonne-moi, chère enfant, la tristesse de mes conseils; mais, tu le sais, le monde nous est fermé; le bonheur nous est impossible désormais, et notre affection mutuelle est la seule qui nous soit permise... Hélène, prend garde à Manoël!

HÉLÈNE Mais pourquoi nous serait-il défendu de nous aimer?

Mme D'HARBLAY. Parce que...

HÉLÈNE. Eh bien?

Mme D'HARBLAY. Parce que tu ne pourrais être sa femme!

HÉLÈNE. O mon Dieu!

Mme D'HARBLAY. N'est-il pas le fiancé de Favita?...

HÉLÈNE. C'est vrai!

Mme D'HARBLAY. D'ailleurs, Manoël est riche, et nous sommes pauvres..., et puis, tu ne voudrais jamais quitter ta mère, n'est-ce pas? Tu me l'as promis, tu me l'as juré! Dans quelques jours nous quitterons Malte .. Il ne faut pas t'affliger de ce départ... Ton oncle nous appelle près de lui, et c'est un excellent homme, avec lequel la vie de famille sera très-douce. Oublie maintenant tout ce qu'il y a de solennel dans mes paroles, et puisque j'ai consenti à te donner le plaisir de cette fête, sois gaie, sois heureuse... c'est ta vieille mère qui t'en prie!...

HÉLÈNE, *à part*. Quitter Malte pour toujours!

MANOEL. C'est à nous, mademoiselle...

Mme D'HARBLAY. Va, ma fille, va...

HÉLÈNE, *à Manoël* Me voici. (*A part*) Que me cache-t-elle donc? (*Elle sort au bras de Manoel, à gauche.*)

SCÈNE VIII.

Mme D'HARBLAY, *puis* DIMITRI.

Mme D'HARBLAY, *à part*. Ainsi, une mère est condamnée à cet horrible supplice d'éteindre dans le cœur de sa fille l'affection la plus pure, l'espoir d'une sainte union, de porter une main froide et impitoyable sur les chères illusions de la jeunesse! Il le faut! il le faut! le monde l'exige et Dieu l'ordonne!... Hélène m'accuse, sans doute, au fond de son cœur... Un jour elle me maudira peut-être... Eh bien! qu'elle me maudisse, que tout retombe sur moi, mais qu'elle ignore, du moins, le secret épouvantable dont la révélation la tuerait!...

DIMITRI, *à part*, *venant de gauche*. Le hasard me sert à merveille. . elle est seule... (*Haut et après s'être approché d'elle.*) Madame Bervel! (*Mme d'Harblay étouffe un cri et fait un geste d'effroi vivement réprimé.*)

Mme D'HARBLAY. Vous vous trompez, monsieur.

DIMITRI. Vous êtes madame Berval.

Mme D'HARBLAY. Ce n'est pas là mon nom.

DIMITRI. Parce que vous en avez changé... Je comprends cela; c'est un procédé que j'emploie volontiers moi-même.

Mme D'HARBLAY. Monsieur...

DIMITRI. Vous feignez d'ignorer qui je suis, mais vous me reconnaissez parfaitement.. Oui, madame, je suis l'homme que votre fils vous présenta, il y a quatre ans environ, comme son meilleur ami, dans votre bel appartement de la rue Caumartin; l'homme qui osa aimer mademoiselle Hélène et que vous avez, ainsi qu'elle, accablé de vos dédains et de vos refus. La nuit d'hiver où vous avez quitté Paris secrètement, malgré le froid et la neige, comme deux fugitives, comme deux coupables, espérant faire perdre vos traces à force de détours, cet homme de plus en plus épris s'est mis obstinément à votre poursuite! Vous avez quitté l'Angleterre un jour avant moi; vous m'avez échappé à Lisbonne; je vous ai suivies à Naples, et je serais allé vous chercher jusqu'au fond de l'Inde si je ne vous retrouvais à Malte, ce soir, chez le docteur Floriani.

Mme D'HARBLAY. Eh bien! oui, je vous reconnais! vous êtes un aventurier sans patrie et sans famille, vous menez une existence mystérieuse et sinistre, vous vivez du vice et de l'infamie; vous possédez je ne sais quelle effroyable puissance qui met dans votre main les gens perdus de crimes et fait d'eux vos dociles instruments!...

DIMITRI. Vous exagérez de beaucoup mes faibles mérites, madame; je spécule à ma manière, voilà tout.

Mme D'HARBLAY. Que venez-vous faire ici? qui cherchez-vous? que voulez-vous? N'est-ce pas assez que vous ayez été le mauvais génie de mon fils... de mon fils qui est mort?

DIMITRI. Ce pauvre Julian!... je vous apporte, madame, ses dernières volontés, une sorte de testament dans lequel il exprima le désir que moi, son ami intime, je le remplace près de vous, que je devienne à sa place votre protecteur et votre guide...

Mme D'HARBLAY. Quel pacte d'infamie oses-vous me proposer?

DIMITRI. Voyez...

Mme D'HARBLAY. Je ne lirai pas cette lettre!

DIMITRI. Alors, je vous dirai ce qu'elle contient.

Mme D'HARBLAY. Prenez garde!

DIMITRI. A quoi donc? — Tenez, madame, — et Julian votre fils est de moitié dans mes paroles, — vous prenez le mauvais parti, ce n'est pas le moment d'abandonner le monde, de fuir l'Europe. Ne désertez pas ainsi le champ de bataille: restez-y pour prendre une revanche que l'avenir vous doit et que je vous aiderai à obtenir complète!... Aller aux Indes, quelle folie! pour se cacher au fond d'une arrière-boutique, pour faire pâlir cette belle créature sur des livres de caisse, pour la condamner à un célibat obscur; quand il y a dans notre monde, à nous, la lutte, le plaisir, les diamants et l'or! Allons donc!... plus tard nous ferons ce voyage peut-être, mais ce sera pour piller quelque galion, pour ruiner quelque nabab, pour incendier la colonie avec les grands yeux de votre Hélène.

Mme D'HARBLAY. Et ne pouvoir implorer le secours de personne!...

DIMITRI. Je sais par expérience tout ce que gagne un homme habile, énergique, indomptable comme je le suis, à avoir pour auxiliaire dans certains cas une femme spirituelle et charmante comme votre fille, une femme dont la grâce vient au secours de la force, et à nous quatre nous tiendrions le monde dans nos mains!

Mme D'HARBLAY. Taisez-vous! laissez-moi! vous me faites horreur!

DIMITRI. J'ai dit à nous quatre... car si vous avez perdu votre fils, il y a des tombeaux qui s'ouvrent, il y a des morts qui ressuscitent!...

Mme D'HARBLAY. Laissez-moi ou j'appelle à mon aide!

DIMITRI. Enfin, madame, j'aime votre fille, je la veux, je l'aurai!...

Mme D'HARBLAY. Ah! (*Elle tombe évanouie.*)

DIMITRI. On peut venir maintenant.. ces deux femmes n'auront plus d'autre refuge que moi.. (*Hélène court à madame d'Harblay, tout le monde l'entoure.*)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, HÉLÈNE, MANOEL, FAVITA, FLORIANI, M. DE VILHENA, MICHELLE

HÉLÈNE. Ma mère!...

FLORIANI. Qu'y a-t-il?...

FAVITA. Voyez, mon oncle...

FLORIANI. Elle revient à elle...

HÉLÈNE, *montrant Dimitri*. Ah! c'est lui!... cet homme!

MANOEL. Misérable!..

DIMITRI. Monsieur Manoël de Vilhena, voici un outrage dont vous allez me faire publiquement vos excuses.

MANOEL. Vive Dieu, je vous les présenterai au bout d'une épée.

DIMITRI. Et quel droit avez-vous de prendre le parti de ces dames?

MANOEL. Le droit de tout homme d'honneur!

DIMITRI. Cela ne me paraît pas suffisant. Pour me demander raison, il faudrait être le fils de l'une ou l'époux de l'autre.

MANOEL. C'est bien, monsieur.

M. DE VILHENA, *à part*. Que veut-il faire?

MANOEL, *bas à Favita*. Pardonnez-moi...

FAVITA, *de même*. Je vous ai deviné. Manoël, faites ce que votre cœur vous conseille!

MANOEL, *à madame d'Harblay*. Madame, je vous demande la main de mademoiselle Hélène.

Mme D'HARBLAY. Ah! nous sommes perdues!

HÉLÈNE. Ma mère!

MANOEL. Répondez...

DIMITRI. Madame vous la refuse.

Mme D'HARBLAY. C'est vrai!

DIMITRI. Et certes elle a raison, car ce n'est pas à vous qu'il convient d'entrer dans une famille déshonorée!... (*Mouvement général.*)

HÉLÈNE. Déshonorée!... relevez donc la tête, ma mère! (*A Dimitri.*) Est-ce elle que vous outragez, infâme?

DIMITRI. Non, mademoiselle, votre mère est la plus respectable des femmes

HÉLÈNE. C'est donc moi qu'on calomnie?

DIMITRI. Non, vous êtes tout honneur et toute pureté.

HÉLÈNE. Alors...

DIMITRI. C'est de votre frère que je parle.

HÉLÈNE. De mon frère?

Mme D'HARBLAY. Grâce pour elle... grâce!... elle ne sait rien, elle doit tout ignorer!...

HÉLÈNE. Ce lâche! il insulte les morts maintenant!

DIMITRI. Votre frère n'est pas mort.

HÉLÈNE. Julian existe!... où est-il?

DIMITRI. Vous voulez le savoir?

HÉLÈNE. Parlez...

Mme D'HARBLAY. Grâce!

HÉLÈNE. Où est-il?...

DIMITRI. Au bagne de Toulon! (*Hélène jette un cri terrible et reste debout, immobile, comme frappée de la foudre.*)

Mme D'HARBLAY. Hélène!... ma pauvre Hélène!

M. DE VILHENA, *à Manoël*. Venez, mon fils..

MANOEL. Un instant, je vous prie.

DIMITRI, *à Manoel*. Vous voyez bien, monsieur, que vous aviez tort de me chercher querelle: on n'épouse pas la sœur d'un forçat.

MANOEL. Je vous tuerai demain, vous!

M. DE VILHENA. Adieu, docteur.. je pense bien que vous n'allez pas garder ces femmes chez vous?

FLORIANI. L'homme de cœur se doit aux faibles, le médecin se doit aux souffrants! (*Il va près d'Hélène et de madame d'Harblay.*)

M. DE VILHENA. Mais venez donc, Manoël, venez donc...

MANOEL. Pardon, mon père... Les paroles de cet homme ont-elles rendu Hélène plus coupable? Non!... Elle n'est devenue que plus malheureuse! (*A madame d'Harblay.*) Pour la seconde fois, madame, je vous demande la main de votre fille.

M. DE VILHENA. Mais c'est de la déraison, de la folie!

MANOEL. C'est une résolution inébranlable.

FLORIANI. Manoël, la pauvre mère ne vous entend pas..

MANOEL. Alors, Hélène, c'est à vous que je m'adresse... Dites-moi que vous serez ma femme.

HÉLÈNE. Oh! jamais! jamais!...

ACTE II.

Un salon chez M. de Vilhena.

—

SCENE PREMIERE.

VALENTIN, *seul. Il est endormi dans un fauteuil.*

Hein?... qui m'appelle?... voilà, voilà!... personne... Il paraît que j'ai dormi, car le jour est venu. (*S'approchant d'une porte latérale.*) Voyons un peu ce qui se passe là... rien de nouveau... Monsieur Manoël, le pauvre blessé, est allongé sur son lit dans la position où je l'ai laissé il y a une heure: il paraît plus calme et on dirait qu'il repose... ou qu'il est mort, tant son visage est pâle!... Assis à son chevet, monsieur de Vilhena ferme aussi les yeux, et la lampe qui s'éteint d'elle-même jette de tristes reflets sur les rideaux... Ça donne froid, l'aspect de cette chambre!.. décidément, c'est trop de drame pour un comique!... O coulisses de Montparnasse! parties fines au Moulin-de-Beurre... admiration naïve du pompier de service... quand le bon Dieu me rendra-t-il tout cela?... Me voici devenu garde-malade à présent; ah bien! je suis utile à quelque chose, du moins, et je n'ai pas le droit de me plaindre; il y en a tant d'autres, et de meilleurs que moi, qui sont dans la peine! C'est égal, je tombe de sommeil et je ne peux pas tenir les yeux ouverts... Comme il m'arrive quelquefois de ronfler, je vais fermer la porte du malade... Oh! oui, je vous suis bien dévoué, bonne demoiselle, à vous et à celui qui s'est battu pour vous venger!.. Hélène... Dimitri... Forfantas... (*Favita entre sur la pointe du pied, et vient lui toucher l'épaule.*)

SCÈNE II.

VALENTIN, FAVITA.

FAVITA. Mon ami?...

VALENTIN. Au secours!

FAVITA. Prenez garde...

VALENTIN. Ah! que je suis donc bête... Excusez-moi, madame... je m'étais assoupi et j'avais le cauchemar... Théramène, ou plutôt Forfantas, couvert d'écailles d'huîtres jaunissantes, me poursuivait avec le briquet du pompier de service et m'a fait dans le flanc une large blessure...

FAVITA. Vous êtes réveillé, maintenant...

VALENTIN. Oh ! tout à fait, Dieu merci !...

FAVITA. Comment se trouve Manoël ?

VALENTIN. Il a passé une très-mauvaise nuit, et il a eu d'effroyables accès de délire... Il parle sans cesse de mademoiselle Hélène, il veut la voir, il l'appelle à chaque instant. . Quand son père cherche à le calmer, il le repousse avec force et lui jette des regards qui font peur... Moi, il me supporte encore un peu ; mais quand je m'approche pour le panser, il me supplie à voix basse, avec de grosses larmes, de lui amener celle qu'il aime !... Vers le matin il est survenu du mieux, et c'est alors que j'ai eu la lâcheté de clore l'œil un moment.

FAVITA. Brave garçon, vous devez être brisé de fatigue !...

VALENTIN. Oh ! je n'y pense plus... et cette pauvre madame d'Harblay ?...

FAVITA. J'ai passé la nuit près d'elle avec Hélène et mon oncle...

VALENTIN. Sans vous reposer ?

FAVITA. Oui...

VALENTIN. Et vous me plaignez ?... Elle est toujours très-mal ?...

FAVITA. Hélas !

VALENTIN. On craint pour sa vie ?...

FAVITA. Je le crois ! mon oncle garde son calme habituel, mais il ne parvient pas à me cacher son inquiétude. C'est lui que j'admire ! Il pense à tout, il oublie son âge, il est infatigable ! Hélène serait sa sœur et madame d'Harblay sa mère, qu'il n'aurait pas pour l'une des consolations plus tendres et pour l'autre des soins plus dévoués.

VALENTIN. C'est là un véritable père ! (*Montrant la porte latérale.*) J'ai bien peur, entre nous, que celui-ci n'en ait que le nom.

FAVITA. Je vous ai dit que le docteur pensait à tout ; en voici la preuve : hier, après être resté quelques instants seul avec le malade, il a écrit une longue lettre au gouverneur, et ce Dimitri est sans doute arrêté...

SCÈNE III.

LES MÊMES, DIMITRI, *puis* M. DE VILHENA.

DIMITRI. Oh ! pas encore.

FAVITA. Vous ici, monsieur ?

VALENTIN, *bas à Favita.* Si je le renvoyais par la fenêtre...

DIMITRI. Monsieur votre oncle a bien voulu en effet s'occuper de moi, et il a rédigé en forme de réquisitoire les divagations de madame Berval, soi-disant d'Harblay. Le gouverneur m'a fait venir, mais il m'a suffi de quelques explications près de son Excellence pour recouvrer immédiatement avec ma liberté toute la considération qui m'est due.

FAVITA. Et de quel droit entrez-vous dans une maison où vous avez apporté le deuil et la douleur ?...

DIMITRI. Mais ce n'est pas la première fois, madame, qu'un adversaire loyal se présente chez celui qu'il a combattu noblement ; une pareille démarche n'a rien qui blesse les convenances !. .

FAVITA. C'est vous qui osez parler de convenances ! vous qui êtes venu froidement, au milieu d'une fête, frapper deux femmes d'un déshonneur public !... un agent de police subalterne, payé pour faire un métier pénible, eût été moins brutal que vous. Et encore ces gens-là n'ont affaire qu'aux criminels, mais vos victimes à vous n'étaient pas coupables ! Il restait à cette mère un enfant pour remplacer l'infâme qu'elle a perdu ; il restait à cette fille l'ignorance d'un secret qui pèsera sur toute sa vie, le souvenir sans tache d'un frère qu'elle croyait mort et qui avait la meilleure part dans ses prières ; elles gardaient toutes les deux la possibilité de trouver sous un autre ciel une existence sinon heureuse, au moins modeste et respectée !... et vous êtes venu, j'ignore dans quelle intention sinistre, arracher le masque respectable de leur vie privée, leur jeter la honte au visage et briser leur cœur de désespoir !... Ah ! je ne suis qu'une femme, je ne comprends rien aux lois, je ne sais pas quelles garanties vraies ou adroites vous avez pu donner à l'autorité maltaise, mais je déclare avec mon honneur, avec ma conscience révoltée, que si jamais un homme a mérité le pilori, c'est pour s'être conduit comme vous l'avez fait !...

VALENTIN. Oh ! que c'est bien !...

DIMITRI. Soyez fière, madame ! vous avez l'approbation d'un valet.

FAVITA. C'est un ami, monsieur...

VALENTIN. Un valet !... Dites donc, vous ne seriez pas digne d'être le mien, vous...

DIMITRI. Drôle !...

VALENTIN. Oui, monsieur, je suis drôle, c'est mon état, je joue les comiques

DIMITRI. Voyez pourtant, madame, comme on se trompe en croyant bien faire... j'étais persuadé que vous me sauriez gré d'avoir démasqué une pareille rivale, car c'était le moyen le plus infaillible de vous rendre votre amant...

FAVITA. Manoël n'est pas mon amant, monsieur ; mais supposez-moi la passion la plus vive, la jalousie la plus violente, si, après une insulte comme la vôtre, j'avais vu Manoël s'éloigner d'Hélène au lieu de la défendre, j'aurais regardé cela comme une lâcheté !... maintenant, monsieur, retirez-vous !

DIMITRI. Pardon, mais il me semble que vous n'êtes pas chez vous, madame...

VALENTIN. Ah ! monsieur, les rochers sont-ils pointus au bas de la fenêtre ?

FAVITA. Sortez, ou j'appelle monsieur de Vilhena !

DIMITRI. Vous m'obligerez, car c'est lui qui m'a mandé.

FAVITA. Lui ?...

DIMITRI. Il m'attend....

M. DE VILHENA, *entrant de gauche.* C'est vrai... voulez-vous, ma chère Favita, me remplacer un instant près de mon fils ?...

FAVITA, *bas à Valentin.* Courez tout dire à mon oncle.

VALENTIN, *de même.* Soyez tranquille, madame. (*A part et regardant Dimitri.*) Ah ! si je ne me retenais !... (*Il sort.*)

FAVITA, *à part, regardant Vilhena.* Oui, j'ai bien peur qu'il n'ait d'un père que le nom.... (*Elle entre chez Manoël.*)

SCÈNE IV.

M. DE VILHENA, DIMITRI.

M. DE VILHENA. Nous voilà seuls.

DIMITRI. Je vous écoute, monsieur. (*A part.*) Il y a quelque chose à faire avec cet homme.

M. DE VILHENA. Votre présence ici paraîtra sans doute étrange à bien des gens, mais l'opinion du monde a depuis fort longtemps peu de prise sur moi, et il y a certaines règles de conduite assez vulgaires dont je sais au besoin m'affranchir mieux que personne.

DIMITRI. Toute l'Europe, monsieur, connaît l'élévation et l'indépendance de votre caractère .. Pour ma part, cependant, j'aurais reculé devant cette visite, si je n'avais la conscience d'avoir ménagé votre fils. Je tenais sa vie dans ma main, mais je me suis contenté de lui donner une leçon qui, je l'espère, lui profitera.

M. DE VILHENA. Monsieur, je vous sais homme d'honneur ; c'est donc à vous que je demande des renseignements positifs sur la famille Berval et sur le fait infamant révélé par vous à la villa Floriani.

DIMITRI. Cette histoire, monsieur, est aussi courte qu'instructive... Julien Berval, fils d'un riche capitaliste, eut le double malheur de perdre son père très-jeune et d'être gâté par sa mère. A Paris, de nos jours, la pente est rapide pour les enfants prodigues ; si bien, qu'après avoir tout dévoré jusqu'à la dot de sa sœur, notre jeune homme fit un faux qui le conduisit de la cour d'assises au bagne de Toulon.

M. DE VILHENA. Et c'est l'exacte vérité ?...

DIMITRI. Oui, monsieur.

M. DE VILHENA. Cette Hélène est donc bien réellement la sœur d'un forçat ?...

DIMITRI. Ni plus ni moins.

M. DE VILHENA. Ainsi, j'ai le droit d'être impitoyable pour la folle passion de Manoël...

DIMITRI. Ah ! le mal demande une cure vigoureuse ! mettez hardiment le fer rouge sur la plaie, et vous serez à l'abri de tout reproche.

M. DE VILHENA. Si cependant la douceur ramenait Manoël plutôt que la violence !...

DIMITRI. Les tâtonnements, les concessions, les demi-mesures, mais c'est avec cela que les médecins perdent leurs malades et les rois leurs couronnes.

M. DE VILHENA. Le docteur prétend qu'une émotion trop forte pourrait tuer Manoël...

DIMITRI. Ne craignez rien, le délire du malade est naturel, mais il ne durera pas. M. Floriani qui donne à ces femmes une protection scandaleuse, cherche à vous effrayer dans je ne sais quel but.

M. DE VILHENA. Allons, c'est dit ! je ne faiblirai point. Mais quel motif vous a donc poussé à dévoiler l'infamie de ces Berval ?

DIMITRI. Votre intérêt ! ..

M. DE VILHENA. Comment ?...

DIMITRI. Oui, monsieur de Vilhena, votre intérêt !... Je suis un de vos disciples inconnus... j'ai lu cent fois votre grand ouvrage sur les préjugés du monde, un chef-d'œuvre écrit avec la logique du grand seigneur et la verve du tribun. Je vous avouerai même qu'une des principales raisons de mon voyage à Malte fut le violent désir que j'avais de vous être présenté. — J'arrive, je vais à la fête du docteur, j'apprends que malgré ses fiançailles avec la charmante Favita, votre fils est amoureux fou d'une Parisienne, et un instant après, je me trouve face à face avec madame Berval... Je la questionne, je m'anime peu à peu, je lui reproche vivement de ne pas assez cacher sa honte et de laisser Hélène suborner un fils de famille ; je lui dis enfin tout ce qu'un honnête homme peut dire en pareil cas ; mais la pensée ne me serait jamais venue de faire un éclat sans l'incroyable provocation de monsieur Manoël... une fois insulté, je ne pouvais pas reculer, et je n'hésitai pas à déchirer les masques en songeant qu'il fallait à tout prix sauver de lui-même le fils égaré de monsieur de Vilhena. Maintenant, de la fermeté, de l'énergie, et vous viendrez à bout de Manoël... comptez sur moi pour vous y aider !... Je vous suis tout acquis et j'ai le bras assez long.

M. DE VILHENA. J'accepte.

DIMITRI, *à part.* Et tu payeras bien !

SCÈNE V.

LES MÊMES, FLORIANI, *puis* FAVITA.

FLORIANI. Bravo !...

M. DE VILHENA. Ah ! c'est vous ?...

FLORIANI. Le médecin attend pour entrer que l'assassin soit sorti...

M. DE VILHENA. Docteur...

FLORIANI, *à Dimitri.* Allez et soyez content de votre œuvre, tout va bien ! la mère se meurt et la fille va être orpheline !

DIMITRI. Le respect dû à monsieur de Vilhena m'empêche seul de vous répondre. (*Bas à Vilhena.*) Défiez-vous de lui.

M. DE VILHENA, *bas à Dimitri.* Ne vous éloignez pas...

DIMITRI, *à part.* La mèche est allumée, gare l'explosion. (*Il sort par la porte latérale.*)

FLORIANI. Monsieur de Vilhena... mon noble ami, j'ai souvent combattu l'exaltation de vos théories, je ne viens donc pas vous engager à

prêcher d'exemple aujourd'hui, à laisser votre fils imiter ce lord Archibald pour la conduite duquel votre enthousiasme a diminué sans doute... Non, mille fois non! Seulement, mon âge me donne le droit de vous apporter quelques conseils pour combattre ceux du méchant homme qui sort d'ici. N'oubliez pas qu'Hélène et Manoël sont des âmes d'élite, et que si le monde rend leur union impossible, votre devoir à vous est de les traiter plutôt en malheureux qu'en coupables, de ne pas les séparer violemment, d'adoucir enfin les rigueurs de la destinée à force de ménagements paternels, de raison charitable, et même de bienveillante sympathie.

M. DE VILHENA. Monsieur Floriani, je vous sais gré de votre démarche; mais permettez-moi de vous dire que j'ai aussi mon expérience : ma ligne de conduite est tracée, je n'en dévierai pas.

FAVITA. Ah! Dieu soit loué, vous voici, mon oncle.

FLORIANI. Qu'y a-t-il?...

FAVITA. Manoël s'est levé dans un accès de délire... je n'ai pu le calmer... il vient ici...

SCÈNE VI.

M. DE VILHENA, FLORIANI, FAVITA, MANOEL.

MANOEL. Hélène! où est Hélène?... on me la cache, on me la vole!... Est-elle ici?... non!... non!... je la cherche partout et je ne la trouve que là, dans mon cœur qui bondit et dans ma tête qui brûle!

FLORIANI, à *M. de Vilhena*. Parlez-lui un peu... mais très-doucement...

M. DE VILHENA. Quelle honte!

FLORIANI. Prenez garde...

M. DE VILHENA, *avec effort*. Mon fils...

MANOEL. Écoutez... on parle d'Hélène... Il est question d'infamie, de bagne... Ah! bandit, tu vas mourir!... en garde!... en garde! Dieu lui-même, le Dieu vengeur arme mon bras!... As-tu vu l'éclair de cette épée?... démon, c'est celle de l'archange... tremble et pâlis!... tu es perdu!... Malheur!... c'est moi qui suis frappé!... c'est le lâche qui triomphe, c'est l'insulteur de femmes qui l'emporte!... Ah! ah! ah! voilà bien le duel! stupide recours de l'offensé, justice du hasard, vengeance aveugle, impunité du coupable!... Ah! cet homme, que je le retrouve maintenant, je le saisirai par le cou, je le traînerai aux genoux d'Hélène, je lui crierai de demander pardon la face dans la poussière... Qu'avez-vous donc à me regarder ainsi?... je ne suis pas fou... vous voyez bien que je dis des choses raisonnables!...

FAVITA. Manoël, ne me reconnaissez-vous pas? Autrefois j'étais votre fiancée... (*Mouvement de Manoel.*) Aujourd'hui, je suis votre sœur. Je jouais l'insouciance, je raillais la passion... Vous n'avez vu en moi que la femme du monde, mais j'ai l'âme faite pour vous comprendre, allez!... Frère, je viens à vous, ne me repoussez pas!... je ne suis qu'une étrangère, je ne peux vous donner que des larmes; mais elles sont vraies, et c'est mon cœur qui les verse sur le vôtre...

MANOEL. Merci, chère Favita! (*Baissant la voix.*) L'avez-vous vue?... (*A Floriani.*) Bonjour, docteur... c'est vous qui me la rendrez, n'est-ce pas?... (*Montrant M. de Vilhena.*) Qui donc est là?...

FLORIANI. Mais, cher enfant, c'est votre père...

MANOEL. Ah!... c'est vrai... Je vous salue, mon père...

M. DE VILHENA. Comment te trouves-tu?...

MANOEL. Un peu mieux, je vous remercie.

M. DE VILHENA. Voyons, Manoël, il faut rentrer dans ta chambre, te laisser soigner, m'obéir en tout point; je rougis pour toi de toutes les extravagances que tu commets. Si ce délire est vrai, il est honteux. Ta douleur m'émeut sans doute; mais elle ne me fléchira pas... Je suis aussi opiniâtre que personne, et on ne me force pas la main...

MANOEL. O ma tête!... ô ma pauvre tête!...

FLORIANI, à *M. de Vilhena*. Vous allez tout perdre!..

M. DE VILHENA. Laissez-moi, je vous prie. (*A Manoel.*) Mais, malheureux, crois-tu donc que je ne t'aime pas?... Ton enfance a été souffreteuse, et quand ta mère est morte, je l'ai remplacée près de toi... Dieu sait ce que tu m'as coûté d'insomnies!... Pour te prodiguer des soins, j'ai pris sur mes travaux, je t'ai donné une éducation brillante, je t'ai amassé une fortune magnifique, et c'est ainsi que tu me récompenses de mes bontés!... Prends garde, le ciel nous venge, et l'ingratitude porte toujours malheur aux enfants!...

FLORIANI. Si vous voulez éviter une nouvelle crise, au nom du ciel, ménagez-le.

M. DE VILHENA. Monsieur Floriani, je sais ce que j'ai à faire.

FLORIANI. Mais vous pouvez le tuer!

M. DE VILHENA. Non.....

FLORIANI. Vous pouvez le tuer, vous dis-je!

M. DE VILHENA. Écoute-moi, Manoël... ne t'éloigne pas de la sorte; il faut m'entendre, je le veux... je l'ordonne!... Ta blessure n'est pas dangereuse, je le sais, et au fond, le docteur n'est pas plus inquiet que moi!... D'ailleurs, est-ce qu'un gentilhomme, un Vilhena, doit geindre pour un coup d'épée comme une femmelette pour une piqûre d'aiguille?... Tu as au cœur une plaie beaucoup plus profonde, une morsure venimeuse qu'il faut brûler sur l'heure, et je m'en charge, moi! Finissons-en, cordieu! je n'ai pas besoin de chirurgien pour cela!...

MANOEL. Laissez-moi! laissez-moi! je ne vous connais pas, je ne connais plus personne... C'est Hélène seule que j'aime! c'est Hélène seule qui est bonne!.. Eh bien! oui, je l'aime et j'en suis fier! l'infamie n'a point rejailli sur son front; elle est toujours la plus pure et la plus sainte! une autre main que la sienne n'a pas le droit d'étancher mon sang qui coule pour elle! Il n'y a que sa voix et son regard qui puissent me rendre la raison qui m'échappe! Mais je ne vous demande point votre bonheur, laissez-moi donc le mien... laissez-moi mon amour! Où est-elle?... qu'on me l'amène!... Je veux la voir, ne fût-ce qu'un instant, de loin, à travers un nuage, comme une vision! Hélène, Hélène, où es-tu?... Ah! j'ai là un poison violent qui me dévore... je ne respire plus, et à chaque parole il me semble que le dernier souffle me vient aux lèvres!... Oh! je souffre! je souffre!... (*Il tombe comme évanoui. M. de Vilhena étend le bras vers une sonnette.*)

FLORIANI. Que voulez-vous?...

M. DE VILHENA. Appeler pour qu'on le remette sur son lit.

FLORIANI. Je m'y oppose, monsieur, et je vous déclare que votre fils est perdu, s'il ne revoit pas Hélène...

M. DE VILHENA. C'est là votre moyen?

FLORIANI. Oui.

M. DE VILHENA. Cherchez-en un autre, docteur.

FLORIANI. Ainsi, vous vous opposez à ce qu'elle vienne... Ne s'agit-il pas de sauver votre fils?...

M. DE VILHENA. A ce prix-là!... jamais!...

FLORIANI. C'est votre dernier mot?...

M. DE VILHENA. Certes!...

FLORIANI. Alors, monsieur de Vilhena, je sauverai Manoël malgré vous... (*Élevant la voix.*) Entrez, Hélène!

M. DE VILHENA. Quelle audace!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, HÉLÈNE.

M. DE VILHENA. Venez-vous insulter à ma douleur et repaître vos yeux de tout le mal que vous nous avez fait?... Venez-vous porter un dernier coup à la vie du fils et à l'honneur du père?...

HÉLÈNE. Je ne mérite pas que vous me parliez ainsi... Sauvez Manoël, m'a dit le docteur, et pour le suivre, j'ai quitté le chevet de ma mère mourante.

M. DE VILHENA. Mais vous ne pouvez rester ici!

FLORIANI. Hélène, votre main!...

FAVITA. Hélène, votre front!...

HÉLÈNE. Vous voyez bien, monsieur, que je ne suis pas une lépreuse, puisque je trouve de tels cœurs pour me plaindre et pour me protéger. Vous êtes père, monsieur... vous ne pouvez être méchant... et puis, pourquoi seriez-vous mon ennemi?... J'ai été la cause involontaire de ce qui arrive... j'aurais voulu l'empêcher au prix de tout mon sang... Mais, si vous me croyez coupable, eh bien, je suis ici pour réparer ma faute. (*A Floriani.*) Laissez-moi m'approcher de lui, je ne crains rien, on ne maltraite pas une femme qui tombe à genoux!... (*A M. de Vilhena.*) Voyez! je courbe la tête, je parle bas, j'ai peur de vous offenser!... Vous êtes pour moi terrible et vénérable à la fois comme une image de Dieu! Je suis une fille pieuse, et j'aime trop ma mère pour ne pas respecter en vous le caractère sacré du père de famille!.. Grâce, monsieur, grâce, au nom de vos plus chères espérances!... Laissez-moi accomplir ma tâche, celle que le devoir et l'humanité m'imposent! Après, dites-moi tout ce que vous voudrez, livrez-vous à tous les emportements de la colère, chassez-moi avec ignominie et je m'en irai en vous bénissant!.. Non, non, je ne viens pas vous voler le cœur de votre enfant; je veux vous le rendre, au contraire, je veux lui prouver que notre amour est impossible et lui dire un adieu éternel!...

FLORIANI, *à monsieur de Vilhena*. Allons, un bon mouvement!...

M. DE VILHENA. Dites-lui donc de se relever.

FLORIANI. Hélène, voici Manoël!...

HÉLÈNE. Manoël! (*Elle s'élance vers lui et s'arrête avec hésitation en regardant monsieur de Vilhena.*)

FLORIANI, *à M. de Vilhena*. Je vous donne ma parole qu'elle s'éloignera pour toujours dès que Manoël sera hors de danger. (*Il fait signe à Hélène d'avancer près de Manoël.*)

HÉLÈNE. Manoël... (*Il tressaille et ouvre les yeux.*)

MANOEL. Cette voix?... Hélène!... chère Hélène!... ah! que vous êtes bonne d'être venue!...

HÉLÈNE, *à part*. Seigneur, donnez-moi le courage!...

MANOEL. Il ne faudra plus nous quitter maintenant!...

HÉLÈNE. Mon devoir m'appelle près de ma mère...

MANOEL. J'irai la soigner avec vous...

HÉLÈNE. Non... vous êtes trop faible encore...

MANOEL. Vous refusez?...

HÉLÈNE. Il faut commencer par vous guérir, retrouver du calme, écouter docilement notre bon docteur.

MANOEL. M'avez-vous pardonné?...

HÉLÈNE. Quoi donc?...

MANOEL. Mais de ne vous avoir pas vengée, de n'avoir pas puni de mort votre calomniateur!

HÉLÈNE. Manoël! cet homme a été sans pitié, mais il n'a calomnié personne!...

MANOEL. Vous n'en avez que plus besoin d'être protégée, pauvre femme! Je ne veux pas que l'insulte puisse arriver une seconde fois jusqu'à vous, je ne veux pas que vous portiez seule les douleurs de la vie!...

HÉLÈNE. Et moi, croyez-vous donc que je consente à les partager avec vous?

MANOEL. A deux, nous triompherons de la mauvaise destinée!

HÉLÈNE. Jamais, quelsque soient nos efforts!...

MANOEL. Ah! vous ne m'aimez pas!

HÉLÈNE. C'est parce que je vous aime que je refuse de vous entraîner dans un abîme sans fond!...

MANOEL. Ce que j'ai résolu, moi, je le fais!

HÉLÈNE. Écoutez-moi avec calme...

MANOEL. Le puis-je, quand vous me parlez ainsi?

HÉLÈNE. Alors, je vais me retirer...

MANOEL. Non, non, je vous écoute, je vous obéis, mais restez, restez !...

HÉLÈNE. Soyez fort, mon ami! résistez à l'entraînement d'une passion qui sera coupable malgré vous; n'engagez pas une de ces luttes qui aboutissent toujours à des regrets amers!... Le sacrifice élève l'âme et la purifie, mais vouloir être heureux au prix du remords, c'est se condamner dès cette vie à toutes les tortures de l'enfer !...

MANOEL. Hélène!... est-ce vous que j'entends?..

HÉLÈNE. Oh! croyez-le bien, je souffre en vous disant ces choses : je n'arrache pas le raison de mon cœur sans le faire douloureusement saigner!...

MANOEL. Et je vous abandonnerais!

HÉLÈNE. Moi aussi, j'avais rêvé un avenir impossible, moi aussi j'étais aveugle; mais ma sainte mère m'a ouvert les yeux sur son lit de mort, et c'est elle qui, en ce moment, vous conseille par ma bouche!...

MANOEL. Ah! que vous êtes cruelle!... (*Il retombe assis.*)

HÉLÈNE. Cette Hélène que vous aimiez n'appartient plus au monde, c'est une recluse, une exilée, une morte!... sa vie est terminée, Manoël, mais la vôtre ne l'est pas!... l'amour n'est pas tout pour un homme!.. Il y a la gloire, il y a le génie, il y a la charité! vous avez un noble cœur et vous ferez de grandes choses!.. Plus tard, vous m'oublierez... Eh bien! non, Dieu n'exige pas cela... mais vous vous souviendrez de moi sans trouble, comme d'une amie qui vous était chère, comme d'une sœur que vous auriez perdue! J'aurai ma part dans vos bonnes actions, comme vous aurez la vôtre dans mes prières, et nous resterons plus étroitement unis que nous ne le serions par le malheur et par le crime!...

MANOEL. Vous voulez donc aussi que je meure?

HÉLÈNE. Oh! non, il faut vivre, Manoël... pour obéir à la volonté divine, pour accomplir votre tâche avec courage, pour rendre heureux ceux qui vous entourent... votre père, d'abord.

MANOEL. Mon père...

HÉLÈNE. Vous avez été dur pour lui, vous avez été injuste... je le sais, le docteur m'en a parlé avec tristesse... Tenez, je vous demande une preuve de votre amour, la seule, la dernière, vous ne me la refuserez pas!...

MANOEL. Ordonnez...

HÉLÈNE. Inclinez-vous avec respect, Manoël, et dites-lui : Mon père, pardonnez-moi !...

MANOEL, *s'inclinant*. Mon père, pardonnez-moi !

FLORIANI, *bas, à monsieur de Vilhena*. Vous voyez...

M. DE VILHENA, *de même*. C'est elle qui me le rend, c'est à elle qu'il obéit!

FLORIANI. Prenez garde, monsieur, la douceur peut les séparer, la violence les réunirait... (*M. de Vilhena tend la main à Manoël.*)

HÉLÈNE. Manoël, je vous remercie... je suis heureuse de penser que vous devez avoir la conscience plus tranquille, c'est si bon d'aimer un père!... Maintenant, mon ami, je vais vous quitter... encore un dernier mot, pourtant... Avant de me connaître et de voir votre repos fatalement troublé par moi, vous aimiez une femme... ne vous en défendez pas... vous l'aimiez et vous ne pouviez faire un meilleur choix, car je ne connais pas d'esprit plus élevé, de plus noble cœur! Ce n'est pas une rivale, c'est une amie, et son bonheur est mon vœu le plus cher! Puisse le sentiment que vous aviez pour elle reprendre tout son empire...

FAVITA. Hélène!...

HÉLÈNE. Oh!... pas encore, c'est impossible, je le sais... elle s'y opposerait la première... mais plus tard, beaucoup plus tard... quand j'aurai disparu tout à fait... (*Bas au docteur.*) Ah! je suis au bout de mes forces...

FLORIANI, *de même*. Partons, mon enfant...

HÉLÈNE. Adieu, Manoël; je retourne près de ma mère... ne pleurez pas ainsi, vos larmes me font un mal horrible!

MANOEL. Et quand vous reverrai-je?...

HÉLÈNE. Mais bientôt...

MANOEL. Vous me le promettez?...

HÉLÈNE. Ne cherchez pas à me retenir, ce serait inutile... Adieu, adieu! (*Elle marche vers la porte, les deux mains étendues vers Manoël qui lui ouvre les bras.*) Manoël, il y a un autre monde où on se retrouve!...

MANOEL. Ah! vous ne reviendrez pas!...

M. DE VILHENA. J'y compte!..

MANOEL. C'est ainsi! (*A Hélène.*) Restez!...

HÉLÈNE. C'est impossible!

MANOEL. Restez, ou j'arrache cet appareil et je tombe mort à cette place...

FAVITA. Malheureux!

HÉLÈNE, *s'élançant vers lui*. Mais je ne peux pas le tuer, pourtant!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, VALENTIN.

VALENTIN, *dans le fond*. Monsieur le docteur!... monsieur le docteur!...

FLORIANI. Qu'y a-t-il?

HÉLÈNE. Ma mère!...

FAVITA, *à Valentin*. Est-elle plus mal?..

VALENTIN. Oh! oui, madame..... c'est-à-dire non...

FLORIANI. Expliquez-vous!...

VALENTIN, *montrant Hélène*. C'est que...

HÉLÈNE. Ah!... ma mère est morte!... (*Valentin courbe la tête avec tristesse.*) Ma mère!... ma mère!...

MANOEL. Orpheline, réfugiez-vous là!... Devant le malheur qui vous frappe, tout autre intérêt s'efface!... Vous voilà sans soutien, sans appui, seule au monde, c'est à celui qui vous aime de veiller sur vous désormais! Devant Dieu, je me dois à vous tout entier, et je ne faillirai pas à mon devoir!.. J'ignore ce que l'avenir nous réserve, mais je n'ai peur de rien, je ne recule devant rien!... Partons, Hélène! je me sens guéri, ma force est revenue!... qu'est-ce que cette blessure?.. Comme l'a dit monsieur de Vilhena, ce n'est qu'une piqûre d'aiguille.

M. DE VILHENA. Allez, monsieur, je n'ai plus de fils! Au nom du monde, au nom de la famille, vos amours sont maudits!..

MANOEL. Dieu sera moins cruel peut être! Venez, Hélène, venez prier ensemble près de votre mère, c'est à ses enfants de la mettre au cercueil!...

ACTE III.

Le théâtre est séparé en deux : d'un côté une chambre très-simple, de l'autre une sorte de cours planté d'arbres et désert ; au fond un paysage des bords de la mer, aux environs du Prado, à Marseille. — Il fait nuit.

SCÈNE PREMIÈRE.

FORFANTAS, QUELQUES MATELOTS.

FORFANTAS. Personne sur la route de Marseille... Décidément mon homme est en retard...

UN MATELOT. Dites donc, capitaine, est-ce que notre quart n'est pas bientôt fini?

FORFANTAS. Troun de l'air, je crois que tu me questionnes!

LE MATELOT. Dame! si seulement j'avais un quarteron de châtaignes et une poignée de fruits de mer à me mettre sous la dent.. histoire de vider une bonne bouteille de lamalgue : mais j'ai beau regarder, pas un cabaret, pas une réserve, pas même une cantine...

FORFANTAS, *à part*. Est-ce qu'il y aurait contre-ordre?.., Non, j'aurais été prévenu.

LE MATELOT. Une idée, camarades! enfonçons la porte de cette baraque, et demandons poliment au propriétaire le chemin de sa cave.

TOUS. Oui! oui!

FORFANTAS. Troun de l'air, je casse d'un coup de soulier la mâchoire au premier gueusard qui approchera. (*Au Matelot.*) Ne sais-tu pas, imbécile, que c'est la maison du particulier auquel nous aurons affaire.

LE MATELOT. Dame! non, je n'en savais rien... Ah! c'est égal, je suis rudement altéré, le dernier mistral m'a donné une soif qui dure encore.

FORFANTAS. Je comprends la soif, et je te plains.. Chique plus fort pour patienter.

LE MATELOT. Capitaine?

FORFANTAS. Eh bien?...

LE MATELOT. Laissez-moi courir jusqu'à notre canot qui est amarré là-bas derrière le Rocher Blanc, et j'en rapporterai un vieux reste de tafia.

FORFANTAS. On ne bouge pas d'ici, troun de l'air.

LE MATELOT. Ah! cependant... capitaine... (*Tumulte.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, JULIAN, *puis* DIMITRI.

JULIAN. Est-ce fini, mille diables! quand aurez-vous cessé de braire, triples ânes que vous êtes?

FORFANTAS. Troun de l'air, d'où sort-il donc, celui-là?

JULIAN. Je dormais bien tranquillement au pied d'un arbre.

FORFANTAS. Et nous l'avons réveillé, le pauvre petit.

JULIAN. Je le crois bien, vous faites un vacarme à nous amener tous les tricornes galonnés des Bouches-du-Rhône.

FORFANTAS. Comme si à Marseille les gendarmes n'étaient pas habitués à entendre crier des marins...

JULIAN, *à part*. Au fait, c'est vrai.

FORFANTAS. Et si je veux crier, moi...

JULIAN. Est-ce que tu vas recommencer?

FORFANTAS. Pourquoi pas?...

JULIAN. Je te le défends.

FORFANTAS. Prends garde, petit, je suis rageur.

JULIAN. Pas possible. (*Il saisit le bras de Forfantas qui s'était élancé sur lui.*)

FORFANTAS. Bagasse!... Quelle poigne!...

JULIAN. C'est maigre, mais ça tient comme les pinces d'un homard.

LE MATELOT, *bas à Forfantas*. Faut-il l'assommer?

FORFANTAS, *de même*. Je vous y autorise... (*Mouvement des matelots.*)

JULIAN, *armant un pistolet*. Voilà pour vous autres.

FORFANTAS. Il a réponse à tout, le pendard!

JULIAN. Dites donc, mes poulets, est-ce que vous allez reculer comme ça tout à l'heure, si l'homme se défend?

FORFANTAS. Vous savez...

JULIAN. Perdieu!...

FORFANTAS. Alors vous êtes...

JULIAN. Précisément...

FORFANTAS, *à part*. Qu'est-ce qu'il est? (*Haut.*) Eh! pourquoi ne l'avoir pas dit tout de suite?...

JULIAN. Vous pouviez bien deviner...

FORFANTAS. Touchez là, mon pichoun!...

JULIAN. C'est beaucoup d'honneur pour le pichoun... Maintenant, au port d'armes, j'entends notre chef de file. (*Entre Dimitri.*)

DIMITRI. J'arrive le dernier, à ce que je vois.

FORFANTAS. Oui, monsieur, et nous commencions à craindre quelque anicroche.

DIMITRI. Poltron! (*A Julian.*) Bonsoir, mon cher...

JULIAN. Bonsoir, maître.

DIMITRI. Rien de nouveau?

JULIAN. Non... si ce n'est que je viens de faire un somme délicieux, couché sur l'herbe tendre, au pied d'un sycomore! Dieu me damne, j'ai rêvé de fées blanches et d'oiseaux bleus! Ah! la douce chose que la liberté!... entendre le vent dans les branches, quelle joie! être mouillé par la rosée, quel bonheur!... (*Baissant la voix.*) Ainsi la razzia une fois terminée, nous mènerons riche et joyeuse vie... en famille.

DIMITRI. Je vous l'ai promis, sous la condition que vous m'obéiriez aveuglément.

JULIAN. Comptez-y! je n'ai plus d'autre volonté que la vôtre, je suis entre vos mains un esclave, un outil, une chose: je me donne à vous comme on se donnait au diable du temps que l'on se donnait à lui; n'est-ce pas à vous que je dois d'être libre, de respirer le bon air et de crotter mes bottes? Marchez donc, je ne vous quitte plus; et puis, je ne suis pas fâché de savoir, par curiosité, comment vous tenez vos promesses!...

DIMITRI. Soyez tranquille.

JULIAN. Pardieu! on est toujours tranquille, quand on n'a plus ni cœur, ni conscience. — A propos, donnez-moi un cigare... Merci. Maintenant retournez à votre corsaire...

DIMITRI, *à Forfantas*. Eh bien, sommes-nous parés?...

FORFANTAS. Voici nos hommes..... fameuse marchandise, comme vous voyez.

DIMITRI. Bravo! vous êtes le plus fameux recruteur de bandits que je connaisse.

FORFANTAS. Après vous, monsieur Dimitri.

DIMITRI. Hé! pas trop mal!... Où est votre barque?

FORFANTAS. Là-bas, sous une roche, à deux portées de carabine...

DIMITRI. Et *le Pluton*?

FORFANTAS. Il est aux Catalans. Il s'est mis en règle avec la police et pourra prendre la mer demain dans la nuit.

DIMITRI. Et si l'homme crie?...

FORFANTAS. Personne ne l'entendra. D'ailleurs, il n'aura pas même le temps d'ouvrir la bouche. Nos gaillards l'emporteront comme une plume jusqu'au canot, et dix minutes après il sera sur le trois-mâts, emménagé à fond de cale.

DIMITRI. C'est parfait...

FORFANTAS. Tout cela, bien entendu, si nous tombons d'accord.

DIMITRI. Comment?...

FORFANTAS. Vous m'avez bien donné vos instructions, mais je ne suis pas encore au courant de tout, et sans être trop curieux, je serais bien aise de savoir...

DIMITRI. Renvoyez vos hommes.

FORFANTAS. Holà! saluez monsieur et retournez au canot attendre mes ordres. (*Dimitri leur jette une bourse.*)

LE MATELOT. Ah! camarades, quel coup on va boire! (*Il sort avec les autres.*)

FORFANTAS, *montrant Julian*. Pardon, est-ce que vous n'éloignez pas votre ami?...

DIMITRI. Non, certes.

FORFANTAS. Ça l'*intéresse* donc?

DIMITRI. Beaucoup!

FORFANTAS. Parlez, alors...

DIMITRI, *à Julian*. Écoutez-vous, mon cher?...

JULIAN. Je ne perds pas une bouffée.

DIMITRI. Depuis notre première rencontre à Malte, c'est-à-dire depuis sept ans, j'ai eu plusieurs fois besoin de vos services, et si je m'en suis bien trouvé je crois que de votre côté vous n'avez pas eu à vous plaindre de moi.

FORFANTAS. Bagasse! je serais un ingrat!...

DIMITRI. Aujourd'hui, je vous propose une fortune.

FORFANTAS. J'accepte!

DIMITRI. Vous savez avec quelle adresse j'ai acquis et exploité l'amitié de M. de Vilhena, exaspéré par la conduite de son fils; comment je lui ai soufflé à mon profit contre le couple fugitif toute l'aveugle fureur des persécutions; du reste, convaincu de n'agir que dans l'intérêt de son nom et de son honneur, il n'a jamais soupçonné l'empire que j'avais sur lui!

JULIAN, *à part*. On connaît vos griffes, monsieur Vautour.

DIMITRI. Croirez-vous pourtant qu'à nous deux, en sept longues années, malgré toutes les ressources dont nous disposons, il nous a été impossible de désunir nos amoureux? Ils se sont mariés... en Suisse, en Angleterre, je ne sais où...

FORFANTAS. Monsieur Manoël marié avec la sœur de ce misérable forçat!

JULIAN, *courant à Forfantas et le prenant à la gorge*. Mille diables!

FORFANTAS, *effrayé*. Quelle mouche le pique?...

DIMITRI, *à Julian, avec intention*. Eh bien?...

JULIAN, *changeant de ton*. Je suis enchanté que notre corsaire ait pour le bagne une horreur égale à la mienne... Continuez donc...

DIMITRI. Leur mariage, très-légitime à leurs yeux, ne l'est pas à ceux de monsieur de Vilhena, qui a résolu de l'attaquer, de le rompre... C'est moi surtout, c'est moi qui l'y ai décidé, et il a pris de guerre lasse une mesure extrême que je me suis chargé d'accomplir. Cette nuit, on enlève Manoël, on le sépare de sa femme et de son enfant. Pour monsieur de Vilhena, ce n'est qu'un voyage en mer, après lequel il ne doute pas que son fils ne reconnaisse ses torts et ne vienne lui demander grâce. Moi, j'ai d'autres projets. Cet enlèvement vous regarde, mon cher capitaine.

FORFANTAS. Moi?...

DIMITRI. Oui, vous vous en chargez... Pour les cinquante mille francs que voici.

JULIAN. Que c'est beau, l'argent!

DIMITRI. Mais ce n'est pas tout, il y en a cent mille autres à gagner. Grâce à la façon dont j'ai manœuvré, j'ai tout lieu de croire que j'hériterais de monsieur de Vilhena si son fils mourait...

FORFANTAS. C'est bien simple!... une fois en pleine mer, un accident surviendra... un gros rhume, une jaunisse, une fièvre chaude, tout ce que je voudrai. J'aurai soin de vous en expédier la nouvelle avec un beau cachet noir.

DIMITRI. Marché fait. (*Julian l'arrête au moment où il tend la main à Forfantas.*)

JULIAN, *à Dimitri*. Pardon de vous interrompre...

DIMITRI. Qu'avez-vous à me dire?...

JULIAN. Deux mots, je vous prie. (*Il le prend à l'écart.*)

FORFANTAS, *à part*. Bagasse! est-ce qu'il voudrait me couper les vivres?...

JULIAN. Il me semble, cher ami, que vous disposez de mon avoir.

DIMITRI. Comment?...

JULIAN. Cette somme de cent mille francs, vous me l'avez promise.

DIMITRI. Croyez-vous donc que je tiendrai ma parole envers lui?

JULIAN. Ah! très-bien! (*A part.*) Pourquoi alors la tiendrait-il envers moi?... Bah! nous n'en sommes pas encore là, nous aviserons.

FORFANTAS. Que vous disait-il, le petit?

JULIAN. Je lui disais, monsieur Forfantas, que ses cigares étaient excellents: il ne me manque qu'un sorbet au marasquin, pour être le plus heureux des hommes.

DIMITRI, *à Forfantas*. Ainsi, c'est convenu?

FORFANTAS. Quand me signerez-vous cet engagement.

DIMITRI. Quel engagement?

FORFANTAS. Mais un billet en bonne forme par lequel vous déclarerez me devoir la somme en question.

DIMITRI. Que diable, je n'ai ni plume ni encre...

FORFANTAS. Nous trouverons dans ma cabine ce qu'il nous faut.

DIMITRI, *à part*. Au fait, je n'ai rien à craindre. (*Haut.*) Allons!

FORFANTAS. Nous serons bientôt revenus...

JULIAN. Et que vais-je faire en vous attendant, mes gentilshommes?

DIMITRI. Venez avec nous, si vous voulez.

JULIAN. Pour respirer l'odeur du goudron!... grand merci, ça me rendrait malade.

DIMITRI. Restez donc... et si vous voyez monsieur de Vilhena, venez nous avertir. (*Ils sortent à gauche.*)

SCÈNE III.

JULIAN, *seul*.

Voilà deux vilains compères... bien dignes de moi! (*Regardant la maison.*) C'est là qu'elle demeure... Hélène!... Je vais la revoir... Mais ce n'est pas un frère qui va paraître devant elle!... c'est un ennemi, c'est un bourreau!.. Et cependant, pauvre femme, elle a tant souffert déjà... elle qui n'était point coupable!... tandis que moi, si j'ai eu l'infamie, le déshonneur public, l'enfer du bagne, je ne les avais que trop mérités!... et quand je suis parvenu à m'y soustraire, mon premier acte de liberté est de venir à elle pour lui apporter de nouveaux malheurs plus affreux que tous les autres!.. Allons! j'ai failli m'attendrir, comme si le retour au bien m'était encore possible, comme si la pitié m'était encore permise!.. La pitié! Je ne veux plus en avoir pour personne; non, pas même pour elle!.. Ne faut-il pas d'ailleurs que j'obéisse à ce Dimitri comme à un esclave, puisque c'est à ce prix seulement que je resterai libre. Oh! je frissonne de terreur en songeant qu'il pourrait de nouveau river à mon pied, cet homme, l'horrible chaîne qu'il a brisée!.. Jamais! jamais! Pour rester libre, je suis résolu à tout, oui, à tout!... (*Il s'éloigne à travers les arbres. Valentin paraît dans la maison, une lampe à la main.*)

SCÈNE IV.

VALENTIN, *seul, puis* PAVITA.

VALENTIN. Et pour avoir coupé en deux, avec sa cognée, le serpent qui était un méchant génie, le vieux bûcheron, protégé par la fée Violette, vécut plus heureux qu'un roi!.. Voilà, ma petite Marie, comment finit le conte... C'est le douzième que je tire de mon répertoire, et j'ai cru que ce ne serait pas le dernier, car la petite diablesse ne voulait pas s'endormir ce soir. Mais enfin, la voilà partie jusqu'au jour... Dors bien, chère mignonne, et que le bon Dieu veille sur toi! .. Décidément, je suis destiné à faire tous les métiers. A Malte, il y a sept ans, j'étais garde-malade; aujourd'hui, à Marseille, me voilà bonne d'enfant! je tourne la bouillie, j'invente des contes, je chante *do do, l'enfant, dô*... Eh bien! c'est charmant!... Ah! j'ai frémi, j'ai cru qu'elle se réveillait encore, j'en suis quitte pour la peur... Petit ange, va! qu'elle est donc rose! qu'elle est donc gentille!... Avec tout ça, madame Hélène ne revient guère vite, et voici l'heure de mon théâtre... Une voiture... c'est elle... mais non, la pauvre dame n'est pas assez riche pour faire cette dépense-là. Pourtant on s'arrête bien à la porte... Mon Dieu, s'il lui était arrivé quelque chose .. si on nous la ramenait malade, blessée... (*Il s'élance

vers la porte, Favita entre.) Vous, madame, vous en France, à Marseille, dans cette maison? Ah! je le devine, c'est du bonheur qui nous arrive

FAVITA. Oui, mon ami, j'apporte d'heureuses nouvelles; où est donc Hélène?

VALENTIN. Sortie, madame.

FAVITA. Si tard?

VALENTIN. C'est que, voyez-vous, quand on travaille, on n'est pas toujours maître de son temps; elle est allée en ville reporter de l'ouvrage, une broderie sur laquelle, pendant de longues nuits, elle a usé ses beaux yeux, depuis le départ de monsieur Manoël pour Paris.

FAVITA. Bonne et courageuse femme!

VALENTIN. La voilà tout entière en deux mots!... mais je voudrais bien connaître vos nouvelles, car je suis si pressé...

FAVITA. Comment?

VALENTIN. Je vous l'ai dit, madame, celui qui travaille n'est pas maître de son temps..

FAVITA. Eh bien?

VALENTIN. Je joue ce soir!

FAVITA. Ah!

VALENTIN. Et le public attend!... Si j'étais en retard, voyez-vous, il casserait les banquettes et il exigerait qu'on lui serve le directeur sur un plat d'argent!...

FAVITA. Ainsi, mon cher Valentin, vous êtes devenu un personnage au théâtre?

VALENTIN. Mais oui...

FAVITA. Et depuis leur départ de Malte, vous n'avez jamais quitté nos amis?...

VALENTIN. Jamais, madame!... Quand ils étaient forcés d'abandonner une ville pour aller dans une autre, je chargeais sur mes épaules mon mince bagage de farceur et je les suivais. J'étais toujours sûr de trouver, où nous allions, une grange et des tréteaux, des spectateurs et des gros sous.

FAVITA. Oui, Manoël m'a tout dit!... plus d'une fois vous êtes venu à son secours en homme de cœur que vous êtes.

VALENTIN. A quoi serions-nous bons, madame, nous autres, pauvres diables, si nous ne faisions pas un peu de bien!... mais avant peu, je l'espère, nous entrerons tous en triomphe dans la capitale! — N'est-ce pas, madame, que bientôt nous irons à Paris?

FAVITA. Peut-être, mon ami... en passant par Batavia...

VALENTIN. Ah! mon Dieu!

FAVITA. Dans huit jours, Manoël part avec sa femme.

VALENTIN. Alors, je pars aussi, moi!... Mais comment se fait-il?...

FAVITA. Mon oncle vient d'obtenir pour Manoël le poste de consul à Batavia.

VALENTIN. Excellent monsieur Floriani! il serait mort, qu'il ressusciterait pour faire une bonne œuvre.

FAVITA. Nous sommes de retour à Marseille tous les trois; Manoël, accompagné du docteur, est allé accomplir quelques formalités qui ne souffraient aucun retard; et moi j'ai voulu embrasser Hélène la première.

VALENTIN. Elle ne peut tarder maintenant, je vous laisse la garde du logis... Voici des pièces de théâtre... des rôles joués par moi... Amusez-vous à lire, et si la petite Marie s'éveille, elle n'aura pas peur de vous, madame! vous êtes si bonne et si belle qu'elle croira voir une seconde mère!

FAVITA. Adieu donc, mon ami...

VALENTIN. Ah! sapristi! je suis en retard. Je vais manquer mon entrée... (*Il sort rapidement.*)

FAVITA, *seule*. Leur fille!... Ils ont une fille!.. Manoël, j'ai cruellement souffert de notre séparation, et je vous aime encore! mais ce que j'ai là, dans le cœur, ce n'est point cette passion égoïste et jalouse qui se venge de l'abandon par la haine, et fait sa joie des malheurs d'une rivale. C'est un sentiment calme et tendre, presque maternel, où l'expérience toujours un peu douloureuse de la femme a mis sa mélancolie, et la sagesse du bon docteur le dévoument et l'amitié! Venez donc, Hélène, c'est une amie qui vous attend! (*Elle entre dans la chambre latérale.*)

SCÈNE V.

HÉLÈNE, M. DE VILHENA, *puis* FAVITA.

HÉLÈNE. Oh! j'ai peur! un homme m'a suivie obstinément sur la route déserte; à quelque distance de la maison il m'a devancée, et maintenant il se tient là sur le seuil comme pour me barrer le passage... Ah! cette autre porte. (*Monsieur de Vilhena vient se placer devant elle.*) Lui!... c'est lui!...

M. DE VILHENA. Deux mots, madame.

HÉLÈNE. Que me voulez-vous donc?

M. DE VILHENA. Je suis venu faire auprès de vous une dernière démarche. Vous devez être convaincue que pour vous il n'y a plus rien d'heureux à espérer, et que, sous le coup d'une juste malédiction, l'avenir sera pire encore que le passé!... Ce passé, faut-il que je vous le retrace?...

HÉLÈNE. Je le ferai mieux que vous, monsieur, car personne ne peut savoir tout ce que nous avons souffert; après nous avoir maudits, il fallait nous oublier, nous ne vous demandions rien, nous avions le courage, et la misère ne nous effrayait pas!... Mais ce qui torture plus que le froid, plus que la faim, c'est le mépris, c'est l'injure, c'est tout ce qu'on a entassé contre nous de douleurs, d'humiliations et d'outrages! C'est surtout pour la femme, la pâleur et le désespoir de l'homme qu'elle aime, de ce cœur innocent condamné au même supplice, du complice adoré sur lequel rejaillit la boue qu'on lui jette. Ah! tenez, en vérité, je ne sais comment je vis encore, comment je n'ai pas cherché la fin de mes maux dans le suicide... Ah! croyez-le bien, monsieur, les misérables qui se sont emparés de votre âme et qui exploitent si cruellement votre colère contre un fils me pousseront dans la tombe! Le jour où je me sentirai trop malheureuse, j'ai de quoi m'affranchir!...

M. DE VILHENA. Le suicide! En effet, n'ai-je pas entendu dire que monsieur Floriani vous avait donné du poison à Malte?

HÉLÈNE. C'est vrai, monsieur.

M. DE VILHENA. De la part d'un médecin et d'un ami, ce fut un acte de philanthropie assez étrange.

HÉLÈNE. Oh! ne raillez pas!... voilà ce qui s'est passé: ma mère était morte, Manoël souffrant de sa blessure prenait un peu de repos dans la chambre voisine, et le docteur qui veillait avec moi près du cadavre, venait de s'endormir brisé de fatigue... alors, épouvantée de l'avenir, folle de douleur, j'embrassai une dernière fois le front glacé de ma mère et je portai à mes lèvres un flacon d'opium qui se trouvait là sous ma main... Monsieur Floriani, qui me surveillait à mon insu peut être, s'élança pour me l'arracher, et après quelques instants de lutte je m'évanouis entre ses bras!... Quand je revins à moi, il prononça contre le suicide de saintes et touchantes paroles, puis il me présenta le poison et me dit: Voulez-vous encore mourir? — Oui, m'écriai-je en le ressaisissant avec une énergie sauvage! Mais je le cachai presque aussitôt à la vue de Manoël qui entrait; une étreinte de sa main me rendit la raison, j'eus honte de ma faiblesse, et ce fut l'amour qui triompha! Le lendemain je quittai Malte, et le bon docteur oublia sans doute que j'avais emporté le poison!

M. DE VILHENA. Il y a sept années de cela...

HÉLÈNE. Oui, monsieur, et depuis sept années je me suis toujours rappelé les nobles paroles de l'homme juste! L'amour, d'ailleurs, n'eût-il pas suffi pour me sauver du crime! Cet amour, qui a gardé toute sa force, toute sa pureté! (*Mouvement de M. de Vilhena.*) Oh! croyez-le bien, monsieur, je ne dis pas cela pour vous braver, car je n'oublie pas le respect qui vous est dû: nous n'avons jamais, Manoël et moi, laissé échapper contre vous un seul mot de ressentiment et de haine.

M. DE VILHENA. Vous me trouvez bien cruel, pourtant, bien impitoyable! mais pouvais-je ne pas m'opposer par tous les moyens à cette union fatale? Y a-t-il au monde un père, un seul, qui ne soit prêt à m'absoudre et à m'imiter?... Otez à Manoël lui-même l'aveuglement de la passion, et à ma place, je n'en doute pas, il eût agi comme je l'ai fait!... Et vous, madame, vous, ne m'avez-vous pas donné raison la première le jour où vous êtes venue dire à mon fils devant moi: Notre amour est condamné à l'avance, n'engageons pas une lutte coupable, séparons-nous!... Ces paroles, je vous les rappelle aujourd'hui... renoncez à Manoël!...

HÉLÈNE. Mais, monsieur, nous sommes mariés!

M. DE VILHENA. Ce mariage, ne me forcez pas de le briser... Renoncez à Manoël, vous dis-je.

HÉLÈNE. Mais, monsieur, je suis mère!...

FAVITA, *entrant*. Hélène!

HÉLÈNE. Favita!... mon amie... ma sœur!...

M. DE VILHENA, *à Favita*. Que faites-vous, madame? votre présence ici vous compromet aux yeux du monde.

FAVITA. Le monde, monsieur de Vilhena! j'en suis aussi par mon nom, par ma fortune, et la conduite que je tiens est la seule que l'humanité conseille! Consoler vaut mieux que punir, et l'assistance qu'on porte aux malheureux ne donne jamais de remords. Venez, Hélène, venez!... (*Elle rentre avec Hélène qui éclate en sanglots.*)

HÉLÈNE. Quelle existence, mon Dieu!

FAVITA. Remettez-vous, Hélène... Manoël va venir.

HÉLÈNE. Manoël!

FAVITA. Que la vue de votre enfant vous rende le calme et l'espérance...

HÉLÈNE. Marie! Marie!...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, JULIAN, DIMITRI, FORFANTAS, MATELOTS.

DIMITRI, *à monsieur de Vilhena*. Eh bien, monsieur?

M. DE VILHENA. Capitaine?

FORFANTAS. Excellence?

M. DE VILHENA. Vous aurez pour monsieur Manoël de Vilhena tous les égards qui lui sont dus.

FORFANTAS. Tronu de l'air, il sera comme un coq en pâte sur *le Pluton*.

JULIAN. Ho! votre excellence peut se fier à l'ami Forfantas!

M. DE VILHENA, *à Dimitri*. Quel est cet homme?

DIMITRI. Un des nôtres! C'est le meilleur de tous que je tiens en réserve.

JULIAN. Mon Dieu, oui, monsieur, je suis comme un de ces bons hommes à langue rouge et dentelée qu'on enferme dans les tabatières: Dimitri n'a pas encore lâché le ressort. (*M. de Vilhena s'éloigne avec tristesse.*)

FORFANTAS. On approche...

DIMITRI. C'est Manoël. (*Mouvement des matelots.*) Tout beau, mes braves... Il n'est pas seul.. N'attaquons pas... Laissons-le entrer dans la maison..

FORFANTAS. Mais s'il n'allait pas ressortir!...

DIMITRI, *à Julian*. Vous comprenez?

JULIAN. Pardieu! on mettra le furet dans le terrier. Le furet, c'est moi.

DIMITRI. Cachez-vous maintenant, et attendez le signal. (*Ils rentrent à gauche.*)

HÉLÈNE. Oui, chère fille, ta vue a séché mes larmes; elle m'a rendu tout le courage que ta faiblesse exige de moi!...

FAVITA. Hélène, le voici. (*Manoël entre avec le docteur Floriani.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MANOEL, FLORIANI.

HÉLÈNE. Manoël!... Docteur!...

FLORIANI. Vous le voyez, ma chère belle, on vous le ramène, et il a de longs récits à vous faire. — Nous sommes deux importuns, madame ma nièce; laissons-les tout entiers à la joie du retour.

MANOEL. Monsieur Floriani, les paroles du vieillard et du sage sont toujours agréables à Dieu qui les inspire. On demande une bénédiction dans une douleur suprême, à l'heure d'un adieu; moi je vous la demande dans la joie, dans l'espoir!...

FLORIANI. Seigneur, Dieu de pardon et de clémence, prends à merci le couple pur de cette pauvre maison! Fais qu'il puisse bientôt avouer devant le monde une union que ni l'intérêt ni la débauche n'ont formée, et que l'adultère ne souillera jamais!...

HÉLÈNE. Favita! puissé-je vous rendre un jour tout ce que vous faites pour moi.

FAVITA. Soyez heureuse, Hélène, et je vous tiens quitte...

FLORIANI. Allons, viens, Favita; demain j'embrasserai Marie, et je la ferai sauter sur mes genoux. — A demain, mes enfants, à demain...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, *moins* FAVITA *et* FLORIANI.

MANOEL. La protection du docteur m'a fait nommer consul à Batavia. Hélène, nous partirons demain.

HÉLÈNE. Partir!

MANOEL. Il le faut... Toutes mes mesures sont prises... La persécution ne nous suivra point sur une terre lointaine, où personne ne songera sans doute à s'enquérir du passé, à t'accabler de ce nom que la faute d'un frère a flétri, et que j'ai remplacé par le mien... Je n'aurai plus là-bas le remords de lutter contre un père, et je ne permettrai à qui que ce soit de discuter ni de blâmer ce que j'ai fait.

HÉLÈNE. Eh bien, oui, partons, puisque tu le veux... Partons, pour épargner à notre fille les douleurs que j'ai endurées. (*On frappe à la porte du fond.*) Mon Dieu!

MANOEL. Qu'as-tu donc?

HÉLÈNE, *à part*. N'as-tu pas entendu?

MANOEL. Oui.

HÉLÈNE. On frappe encore...

MANOEL. Je vais ouvrir...

HÉLÈNE. N'ouvre pas, Manoël! N'ouvre pas!

MANOEL. Pourquoi?

SCÈNE IX.

LES MÊMES, JULIAN.

JULIAN. Je vous dérange... Pardon.

HÉLÈNE. Lui! lui!

MANOEL. Qui êtes-vous?

JULIAN. Bonsoir, ma sœur...

MANOEL. Hélène!

JULIAN. Mes compliments, monsieur, vous êtes sans doute mon beau-frère... Mon Dieu! oui, me voilà en personne, Julian Berval... Comme vous me recevez froidement... vous ne me dites rien... Est-ce mon costume qui vous surprend, et vous attendiez-vous par hasard à me voir revenir d'outre-tombe équipé à la Louis XIV? Mais, palsambleu! quand on est homme de goût, on ne perd nulle part les bonnes traditions de la mode! Mon premier soin d'homme libre a été d'acheter de la batiste, des gants de Suède, des bottes vernies; et si je rentre aujourd'hui dans le monde, c'est pour en faire le plus bel ornement, comme en ce matin printanier de mon existence où j'étais, tu te le rappelles, le Benjamin de madame ma mère.

HÉLÈNE. Malheureux! oubliez-vous qu'elle est morte?

JULIAN. Morte... c'est vrai!... Tu ne t'étonnes pas sans doute, ma sœur, que je choisisse ta maison de préférence à toute autre!

HÉLÈNE. Savez-vous ce que vous êtes venu faire ici?

JULIAN. Mais, chère sœur, je suis venu chercher un asile.

HÉLÈNE. Vous êtes venu briser ma dernière espérance et me porter le coup mortel!

JULIAN. Moi!

MANOEL, *à Hélène*. Calme-toi. (*A Julian.*) Monsieur!

JULIAN. Le beau cavalier! Je te félicite de ton choix!

MANOEL. Monsieur Julian, vous avez perdu tout droit à l'estime et à la protection de votre sœur; elle vous eût pardonné peut-être si vous aviez témoigné le moindre repentir; mais le cynisme avec lequel vous vous êtes présenté prouve suffisamment qu'il n'y a rien de bon ni d'honnête à espérer de vous... Vous êtes ici chez moi, sortez!

JULIAN. Je me trouve bien ici et j'y reste! Vous concevez que je n'ai point envie de retourner au bagne...

HÉLÈNE. Retourner au bagne!

MANOEL. Vous vous êtes donc évadé?

JULIAN. Mon Dieu, oui! Et ce n'est pas ma sœur qui me livrera!

HÉLÈNE. Que demandez-vous?

JULIAN. Il faut avant le jour m'avoir procuré les moyens de passer en Espagne, une chaise de poste, un passe-port, une garde-robe complète, pas mal d'argent; la moindre chose enfin... Et après, je déguerpis de mon pied leste, et je vous laisse tranquilles.

MANOEL. Dans deux heures tout sera prêt.

HÉLÈNE. Va, mon noble Manoël, et sois béni par la femme, par la mère!...

MANOEL. Cependant, j'hésite à te laisser seule...

HÉLÈNE. Ne crains rien! tout n'est pas éteint en lui, je l'espère, je saurai parler à son cœur!...

MANOEL. Ah! Dieu nous doit vraiment le repos après une telle épreuve. (*Il sort par la porte latérale devant laquelle Julian se place vivement.*)

JULIAN. Bon voyage, beau-frère! (*A peine Manoël a-t-il franchi le seuil, que Forfantas et ses matelots se jettent sur lui.*)

MANOEL, *se défendant*. Misérables! (*Il en terrasse quelques-uns, mais sur un signe de Dimitri, on se précipite de nouveau sur lui et on le bâillonne.*) Hélène! Marie!...

HÉLÈNE. C'est la voix de Manoël.

JULIAN. Tu ne passeras pas!

HÉLÈNE. Ah! Julian!..

JULIAN, *la repoussant avec force*. Tu ne passeras pas!..

ACTE IV.

La maison de l'acte précédent. Une chambre au premier étage; entrée principale et fenêtre au fond, deux portes latérales.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIAN, DIMITRI. (*Julian est assis sur le coin d'une table et se verse à boire.*)

JULIAN. Ah! pour le coup, maître, voilà qui est admirable! De quel cellier divin avez-vous tiré ce cognac?

DIMITRI. Enthousiaste! je l'ai tout simplement acheté à la vente d'un armateur, après banqueroute, et j'ai payé cinq pour cent en sus des enchères: le dividende du failli n'atteindra pas à ce chiffre-là.

JULIAN. Si j'avais l'honneur d'être le biographe de cette eau-de-vie, je lui donnerais bien un demi-siècle, rien qu'au flair...

DIMITRI. Elle date de mil sept cent quatre-vingt.

JULIAN. Voyez-vous cela!... Je te salue, liqueur inappréciable, flamme liquide, or en fusion!... Sur la terre tout se fane en vieillissant, tandis que toi, ô miracle! tu reçois des années la force et la beauté! — Comment, Dimitri, vous ne buvez pas?

DIMITRI. Excusez-moi, je ne suis pas un amateur aussi féroce que vous.

JULIAN. Je vous plains... Alors, je porterai tout seul la santé de monsieur Belzébuth, notre collaborateur!... Ce cognac est inouï!

DIMITRI. Tant mieux, mon cher Julian, car c'est à votre intention que je l'ai acheté.

JULIAN. Ah! sacripant! que vous connaissez bien mon faible! j'ai toujours adoré l'eau-de-vie, et je crois qu'en nourrice j'en aurais bu volontiers à la place de lait. Parlez-moi aussi de l'ivresse qu'elle donne, c'est la seule qui ait du caractère, et qui éclate comme la foudre.

DIMITRI, *à part*. Il ne fera pas bon lui résister dans une heure d'ici.

JULIAN. N'oubliez pas surtout d'en garnir la caisse de notre voiture.

DIMITRI. C'est déjà fait!

JULIAN. A la bonne heure... Ainsi, nous partons toujours la nuit prochaine?

DIMITRI. Toujours.

JULIAN, *après un silence*. Avec ma sœur?

DIMITRI. Oui, certes. — Et songez bien, Julian, que vous me devez votre délivrance, que vous m'appartenez tout entier, et que la moindre perfidie contre moi vous ferait retourner...

JULIAN. Tonnerre... ne parlons pas de cela!

DIMITRI. La moindre désobéissance à mes volontés vous perdrait sans retour, car, vous le savez, je suis le plus fort!

JULIAN. C'est vrai! et, en vérité, je vous admire! Comment se fait-il que, dans les entreprises les plus audacieuses, vous n'ayez jamais eu maille à partir avec la justice?

DIMITRI. J'ai un talisman.

JULIAN. Je crois le connaître.

DIMITRI. Voyons.

JULIAN. Industriel d'un nouveau genre, vous

avez poussé aux dernières limites le talent de l'exploitation, en enrôlant à votre service tous les hommes... Incompris que la société repousse, en les prenant pour auxiliaires, mais sans qu'on vous soupçonne jamais d'être leur complice!... Oh! vous êtes un grand homme! Pour ma part, je ne vous reproche qu'une faiblesse...

DIMITRI. Laquelle?

JULIAN. C'est de ne pas aimer le cognac... A la santé de la banque mystérieuse!

DIMITRI. Vous voilà devenu mon premier commis, et nous allons fonder une succursale à Madrid, dans les meilleures conditions.

JULIAN. Et qu'avez-vous dit à monsieur de Vilhena pour expliquer ce brusque départ?

DIMITRI. Bon! Je lui ai fait là-dessus un conte irrésistible, et pour qu'il ne nous dérange point cette nuit, je l'ai envoyé au Rocher-Blanc, où il doit avoir une dernière entrevue avec Forfante avant le départ du *Pluton*. Quand je vous aurai installé là-bas comme il faut, je reviendrai près de lui pour hâter l'éclosion du fameux héritage. Avez-vous déjà préparé votre sœur?

JULIAN. Ma foi, non, elle pleure... Oh! mais, il faudra bien qu'elle obéisse, pourtant!.. Le fils de mon père voudrait être déjà loin, je vous en réponds. — Le plus difficile sera de la séparer de sa fille... Dites donc, Dimitri, est-ce que c'est absolument nécessaire de lui enlever son enfant?

DIMITRI. L'enfant de Manoël! pardieu! puisque je veux... puisque nous voulons hériter de monsieur de Vilhena.

JULIAN. Mais...

DIMITRI. Descendons un instant sous ces arbres et je vous donnerai mes dernières instructions.

JULIAN. J'aime peu sortir en plein jour...

DIMITRI. Bah! personne ne nous verra. (*Montrant la porte latérale.*) Ah! c'est par ici que je dois revenir... Je prends la clef.

JULIAN. Faites.

DIMITRI. Venez, mon cher, venez. (*Ils sortent par le fond.*)

SCÈNE II.

HÉLÈNE, *seule, venant de la chambre de gauche.*

Oh! les bourreaux! les bourreaux!... (*Courant à la fenêtre.*) Ils sont là, ils s'éloignent... si je pouvais emporter Marie et fuir sans être vue!.. non! ils ne perdent pas leur proie des yeux! Quelle infamie dois-je craindre? Quels crimes complotent-ils encore?... Il faut pourtant que je sauve ma fille!.. Pauvre ange! elle est blottie dans un coin, l'œil effaré, le cou tendu, palpitante comme un oiseau, et malgré sa terreur, en essuyant mes larmes de ses deux mains, elle cherche de bonnes petites paroles pour me consoler!... Oh! ce qui me navre, ce qui me déchire, c'est qu'à chaque instant elle demande son père: Qu'ont-ils fait de lui, les monstres? Je n'ai pu parvenir à le savoir... Plus de doute, ils l'ont tué, et le véritable assassin de Manoël, c'est moi! c'est par moi qu'il est mort! Que je sauve ma fille, et je t'aurai vite rejoint dans la tombe! Quand cet infâme s'approchera de moi, il ne trouvera plus qu'un cadavre!... Sauver Marie.. mais comment, mon Dieu, comment? La fuite et la résistance sont impossibles!... Ce n'est pas sur moi qu'ils se vengeraient, c'est sur ma fille, ils en ont fait l'horrible menace!... Ah! j'ai la tête perdue!... pas une idée!... pas une ressource!... pas un espoir!... Le docteur?... il ne viendra pas! ma lettre, dictée par Julian, l'en empêchera!... C'est pourtant là qu'était le salut.... Favita aurait eu pour ma fille les soins d'une mère, et la pauvre petite est si jeune qu'elle m'eût oubliée peu à peu, dans les caresses, dans le bonheur!.. Oui, mais quel moyen de l'avertir... d'arriver jusqu'à elle! Pas d'appui, pas de secours possible! (*Apercevant Valentin.*) Ah!

SCÈNE III.

HÉLÈNE, VALENTIN.

HÉLÈNE. Pardonnez-moi, mon ami, je vous avais oublié...

VALENTIN. Pas moi, madame...

HÉLÈNE. Et ils ne vous ont pas vu entrer!

VALENTIN. Je l'espère...

HÉLÈNE, *regardant au dehors.* En effet!

VALENTIN. Il y a longtemps, allez, que je guettais l'occasion, et crac, je me suis introduit au moment où ils avaient le dos tourné.. C'est que, sans en avoir l'air, je suis leste comme un écureuil et souple comme une anguille.

HÉLÈNE. Vous ne savez rien de Manoël?...

VALENTIN. Hélas! non.

HÉLÈNE. Avez-vous vu monsieur Floriani?

VALENTIN. D'abord, je ne sais pas où il demeure... Cependant... j'aurais bien fini par le trouver... mais j'ai eu peur de vous nuire par cette démarche.

HÉLÈNE. Vous avez eu raison.

VALENTIN. J'ai voulu vous parler auparavant.

HÉLÈNE. Mon ami, vous allez me rendre un service...

VALENTIN. Je suis ici pour cela.

HÉLÈNE. Vous êtes brave, n'est-ce pas?

VALENTIN. Mais pas positivement, c'est-à-dire que je n'ai point la vaillance obligée d'un premier rôle... mais il y a des comiques plus poltrons que moi.

HÉLÈNE. D'ailleurs, c'est surtout de l'adresse qu'il vous faut.

VALENTIN. De l'adresse!... alors... je suis tout à fait votre homme.

HÉLÈNE. Vous allez prendre Marie dans vos bras et la porter chez le docteur.

VALENTIN. Bon! Je lui conterai Peau d'âne en route, et mon trésor sera en sûreté quand le vieux matelot viendra...

HÉLÈNE. Quel matelot?

VALENTIN. Celui qu'un des brigands doit envoyer à l'autre pour chercher la petite... je les ai entendus de ma cachette comploter cette infamie-là...

HÉLÈNE. Il était temps! Êtes-vous bien sûr de ressortir avec elle sans être aperçu?

VALENTIN. J'en suis sûr!

HÉLÈNE. Partez donc vite!

VALENTIN. Et vous, Madame?

HÉLÈNE. Vous songerez à moi plus tard.. mais ne perdez pas une minute...

VALENTIN. Je suis prêt.

HÉLÈNE. Ah! mon Dieu?

VALENTIN. Quoi donc?

HÉLÈNE. Ils reviennent.

VALENTIN. Sapristi!

HÉLÈNE. Ils vous tueront s'ils vous trouvent.

VALENTIN. Je n'y tiens pas...

HÉLÈNE. Fuyez par cette porte.. Il n'y a plus de clef... oh!... vous avez dit que vous étiez leste..

VALENTIN. Comme un écureuil, et souple comme...

HÉLÈNE. Sautez par la fenêtre de ma chambre!

VALENTIN. Un premier étage... bah! ce n'est pas trop haut! ils peuvent venir maintenant.

HÉLÈNE. Adieu! mon ami, je vous remercie et je me résigne! Il n'y a plus aucun moyen de nous sauver!

VALENTIN. Peut-être! (*Il sort.*)

HÉLÈNE. C'est ma dernière espérance qui s'en va!...

SCÈNE VI.

HÉLÈNE, JULIAN.

JULIAN. A bientôt, mon cher Dimitri, à bientôt...

HÉLÈNE, *à part, assise à la table.* Il est seul du moins.

JULIAN, *haut.* Bonjour, Hélène...

HÉLÈNE. Bonjour, mon frère.

JULIAN. M'appeler ton frère... oh! c'est gentil cela! Es-tu plus calme?

HÉLÈNE. Vous le voyez...

JULIAN. Allons, tant mieux: pour la peine, je vais t'apprendre une chose...

HÉLÈNE, *vivement.* Manoël!...

JULIAN. Si tu veux que nous restions bien ensemble, ne prononce jamais ce nom-là.

HÉLÈNE. C'est juste, l'assassin n'aime pas qu'on lui parle de sa victime!

JULIAN. Tais-toi donc!.. Il n'y a pas d'assassin.

HÉLÈNE. Jurez-le-moi!

JULIAN. La belle avance!... tu ne me croirais pas... et tu ferais bien.

HÉLÈNE. Vous n'avez qu'un moyen, Julian, d'arracher de mon cœur cette pure image, d'empêcher mes lèvres de prononcer ce nom béni; c'est de me tuer tout de suite.

JULIAN. A la rigueur, j'en aurais un autre.

HÉLÈNE. Lequel?

JULIAN. Tu es bonne mère, et nous avons un otage...

HÉLÈNE. Oh!

JULIAN. Nous nous entendrons... Veux-tu savoir ma nouvelle?... tu pars cette nuit pour l'Espagne.

HÉLÈNE. Avec qui?

JULIAN. Avec Dimitri... et moi.

HÉLÈNE. Et Marie?

JULIAN. Qui ça, Marie?

HÉLÈNE. Ma fille!

JULIAN. Ah! c'est vrai. — Nous la laissons en France.

HÉLÈNE. Me séparer d'elle!... Je l'emmène!

JULIAN. C'est impossible!

HÉLÈNE. Qui m'en empêchera?

JULIAN. Moi.

HÉLÈNE. Ah! vous croyez qu'on peut arracher ainsi un enfant à sa mère... essayez donc?

JULIAN. Allons, voyons, sois raisonnable.. Cordieu, tu la reverras, ta fille!

HÉLÈNE. Quand?

JULIAN. Plus tard... en attendant tu auras de ses nouvelles.

HÉLÈNE. Si je la quitte, je ne la reverrai jamais.

JULIAN. Encore! me prends-tu, d'aventure, pour un Gloucester qui fait disparaître les petits enfants comme j'engloutis un verre de cognac?

HÉLÈNE. Je ne partirai pas!

JULIAN. Nous verrons cela plus tard; pour le moment, tu n'as à t'occuper que d'une chose: apprête la petite défroque de... de Marie.

HÉLÈNE. Par ce nom divin que tu as prononcé, Julian, laisse-moi te demander une grâce!

JULIAN. A quoi bon?

HÉLÈNE. Si tu me l'accordes, je consens à ne jamais revoir ma fille!

JULIAN. J'écoute.

HÉLÈNE. Le comble de la douleur pour moi, ce serait de la laisser entre des mains étrangères, d'ignorer où elle vivrait, de ne pouvoir à travers la distance suivre ses pas, deviner ses pensées, de craindre qu'on ne pervertisse son petit cœur et qu'on ne lui apprenne à oublier sa mère!... Vous pouvez m'épargner ces tortures!... votre intérêt ne vous force pas d'exiger de moi de si cruels sacrifices; tout ce qui vous importe, c'est de nous séparer... Eh bien, j'ai à Marseille une amie, sur la tendresse et le dévouement de laquelle je peux compter...

JULIAN. La nièce du docteur Florioni, sans doute?

HÉLÈNE. Oui, Favite! laissez-moi lui confier Marie, et je me résignerai à mon sort, et je partirai s'il le faut.

JULIAN. Par malheur, ta généreuse amie est justement la seule personne dont Dimitri veuille se passer en cette occasion. Bref! j'ai ma consigne...

HÉLÈNE. Ah! tu n'es plus que l'instrument passif de ce misérable, te voilà devenu son valet.

JULIAN. Le mot est dur, mais il est juste... ce misérable, Hélène, pourrait d'un geste me replonger dans l'enfer d'où il m'a tiré. Allons, obéis-moi.

HÉLÈNE. Ainsi, tu es inflexible?

JULIAN. Comme le destin.

HÉLÈNE. Oh! je ne peux le croire!

JULIAN. Bah!

HÉLÈNE. Julian! cet ange que tu veux arracher de mes bras, mais tu ne l'as donc pas regardée?

JULIAN. Ma foi, non.

HÉLÈNE. Veux-tu que je l'appelle?...

JULIAN. Je te le défends bien!

HÉLÈNE. Qui sait? tu la verrais peut-être avec plaisir...

JULIAN. Je n'aime pas les enfants.

HÉLÈNE. Mais il est impossible enfin que toute la flamme divine soit à jamais éteinte dans ton cœur, qu'il n'y ait plus au fond de toi un ressouvenir, une fibre encore sensible, une étincelle oubliée et prête à jaillir!...

JULIAN. Frappe là-dessus aussi fort que tu le voudras, ma chère, le vide seul répondra. Ce cœur est un glaçon plus dur et plus froid que le marbre d'une tombe. Aujourd'hui, ton frère n'a plus, comme la brute, que l'instinct de la conservation, il ne garde qu'une idée fixe à laquelle il immolerait tout le reste, c'est de ne jamais retourner là-bas! (*Il se verse un verre d'eau-de-vie.*) Sur ce, buvons!...

HÉLÈNE. Julian, ne bois plus.

JULIAN. As-tu peur que je me grise?

HÉLÈNE. Ton ivresse est terrible!...

JULIAN. Raison de plus pour ne pas me contrarier.

HÉLÈNE. Ne bois plus, je t'en supplie!

JULIAN. Voyons, laisse-moi... Quand je m'étourdirais un peu, il n'y aurait pas grand mal!

HÉLÈNE, *à part.* Ah! je suis perdue!...

UNE VOIX, *au dehors.*

Il y a une dame dans Bordeaux,
Qu'aime beaucoup les mat-lots...

JULIAN. Écoute...

LA VOIX.

Ma servante, allez-moi quéri
Le matelot le plus joli...

HÉLÈNE. On entre dans la maison!

JULIAN. C'est le matelot que j'attends et qui doit emmener ta fille.

HÉLÈNE. Mon Dieu!

JULIAN. Va la chercher.

HÉLÈNE. Eh bien, tue-moi!

JULIAN. Hélène, obéis!...

HÉLÈNE. Non!

JULIAN. Pour la dernière fois!

HÉLÈNE. Je suis prête à mourir...

JULIAN. Tonnerre!... (*On frappe à la porte.*) Entrez.

SCÈNE V.

LES MÊMES, VALENTIN, *déguisé en matelot.*

JULIAN, *à Hélène.* Je te donne cinq minutes, le temps de trinquer avec ce brave homme. (*A Valentin.*) Eh! l'ami! vous boirez bien un petit verre.

VALENTIN, *grossissant la voix.* Plutôt deux qu'un, nombril d'une baleine! (*Bas à Hélène.*) N'ayez pas peur, c'est moi.

JULIAN. Cinq minutes, tu m'as entendu...

HÉLÈNE. J'y vais.

JULIAN. A la bonne heure. (*A part.*) Comme elle s'est décidée promptement.

VALENTIN. Et chiffonnez vite les bibelots de la pichoune. Il s'agit, la belle, de naviguer droit et sans embardées. Le commandant vous a hélé la chose à l'oreille et je vous le réitère avec mon porte-voix. Vous avez cinq minutes pour grimper à la pomme du grand mât par tribord, et redescendre à bâbord.

HÉLÈNE. Ah! je reviens.. (*Elle entre dans la chambre.*)

VALENTIN, *à part.* Comment me tirer d'affaire à présent?

JULIAN, *à part.* L'étrange soumission. (*Haut.*) Voici le petit verre. (*Il place une énorme chope sur la table.*)

VALENTIN, *à part.* Bonté divine!

JULIAN. Et voici le cognac. (*Il remplit la chope jusqu'au bord.*)

VALENTIN, *à part.* Et moi qui ne peux boire que du cassis!

JULIAN. A l'abordage, et causons un peu.

VALENTIN, *à part.* Pourvu qu'elle se dépêche!

JULIAN. Savez-vous que pour un marin, vous n'êtes pas très-bronzé, vous?

VALENTIN, *à part.* Je n'ai pas eu le temps de me grimer. (*Haut.*) C'est lededans qui est culotté, mon vieux.

JULIAN. Je m'en doute... Et pas de barbe?

VALENTIN. J'ai fait le sacrifice de mes favoris à Cupidon.

JULIAN. Vous ne buvez pas?

VALENTIN. Au contraire. (*Il cherche à jeter le cognac sous la table.*)

JULIAN. Eh bien! vous renversez votre verre?

VALENTIN. C'est qu'il y avait un insecte, mon commandant.

JULIAN. Trinquons!..

VALENTIN. A la vôtre! (*A part.*) Satané cognac!

JULIAN. De quel pays êtes-vous?

VALENTIN. Eh! troun de l'air, je suis un mangeur d'huile, comme disent ces brigands de Ponantais.

JULIAN. Vous êtes né à Marseille?

VALENTIN. A Toulon.

JULIAN. Ah!

VALENTIN. Jolie corvette, pas vrai?

JULIAN. Cela dépend des goûts. — Quel emploi avez-vous à bord?

VALENTIN. Je suis quartier-maître canonnier.

JULIAN, *buvant.* Alors, feu!

VALENTIN. Feu!...

JULIAN. Décidément... vous ne buvez pas!

VALENTIN. Quel ecol petit farceur? J'ai tiré deux bordées contre une... C'est votre caronade qui est en retard.

JULIAN. Au fait, c'est possible. Causons marine ensemble.

VALENTIN, *de sa voix naturelle.* Marine! est-ce que vous auriez navigué? (*A part.*) Sapristi... j'ai oublié mon accent.

JULIAN. Tiens! vous venez de parler comme un simple Parisien.

VALENTIN. Oh! voyez-vous, c'est la grande habitude des voyages!... je perds mon accent quand je le veux, je ne le garde même que par amour-propre national.

JULIAN, *à part.* Est-ce que par hasard?

VALENTIN. Je vous demandais donc si vous aviez navigué.

JULIAN. Jamais!

VALENTIN, *à part.* Aveuglons-le! (*Haut.*) Ohé des gabiers! ohé du cabestan! Il vente du sud-ouest à décorner les bœufs, troun de l'air! étalinguez les câbles, faites gréer les bonnettes, hissez les cacatoès et les contre-cacatoès, avancez en poussant du fond avec une gaffe, ou nous allons filer notre loc, troun de l'air!..

JULIAN. Assez... assez.. quel galimatias!

VALENTIN. Patois maritime pur sang. (*A part.*) S'il n'est pas satisfait...

JULIAN. Allons, je vois que vous êtes un loup de mer, et que vous eussiez été digne de vous trouver à Trafalgar.

VALENTIN, *avec enthousiasme.* J'y étais!

JULIAN. A Trafalgar?

VALENTIN, *à part.* J'ai dit une bêtise! (*Haut.*) Certainement, à preuve que..

JULIAN. Cordieu! je vous fais mon compliment, vous ne paraissez pas votre âge.

VALENTIN. Comment donc?

JULIAN. En vous supposant mousse à Trafalgar, vous devez avoir, à l'heure qu'il est, quelque chose comme soixante ans pour le moins.

VALENTIN. Soixante ans... ha! pas encore... Ainsi vous croyez que Trafalgar... Cependant.... est-ce qu'il y aurait si longtemps que cela de Trafalgar... Mon Dieu! comme le temps passe... (*A part.*) Je coule à fond... je coule...

SCÈNE VI.

HÉLÈNE, JULIAN, VALENTIN, MARIE.

HÉLÈNE. Nous sommes prêtes...

VALENTIN. Allons-nous-en.

JULIAN, *lui sautant à la gorge.* Tu es un faux matelot!

VALENTIN. Monsieur... monsieur...

JULIAN. Ah! tu me trompais!

HÉLÈNE. Julian, c'était pour moi!

JULIAN. Un complot... oui-da!

VALENTIN. Ce n'était pas un complot, madame Hélène ignorait tout.

JULIAN. Explique-toi, ne mens pas ou je t'étrangle.

VALENTIN. Je me déguise souvent, monsieur, mais je ne mens jamais.

JULIAN. Allons, parle !

VALENTIN. Il n'y a pas de caniche, voyez-vous, plus dévoué à son maître, que je ne le suis à madame Hélène, et, quant à la petite, je lui ai bien souvent tourné sa bouillie. J'étais donc venu rôder par ici dans l'intention de leur être utile à toutes les deux. Caché à l'angle du mur, derrière un gros arbre, j'ai entendu l'autre gueux...

JULIAN. Hein ?

VALENTIN. Excusez, la langue m'a fourché... Dame ! vous m'avez serré si fort... j'ai entendu l'autre... monsieur, vous dire qu'il enverrait un matelot chercher la petite ; alors justement j'en ai rencontré un qui avait soif, je lui ai emprunté sa défroque, je l'ai installé dans un cabaret et je me suis dit : Bien ! je vais emporter l'enfant chez des amis ; voilà ! J'ai mal joué mon rôle, mais l'idée était bonne.

HÉLÈNE. Mon ami !

MARIE. Embrasse-moi donc !

VALENTIN, *à Julian*. Laissez-le-moi emmener ! (*Mouvement brusque de Julian.*) Du reste, je n'ai pas peur pour elle ; est-ce qu'on peut faire du mal à un enfant ?

JULIAN. De la morale, je crois.

VALENTIN. Dame ! ça vaut mieux que les mauvais conseils.

JULIAN. Misérable !

HÉLÈNE, *bas à Valentin*. Ne l'irritez pas !

VALENTIN. Non, madame !

JULIAN, *s'asseyant*. Enfin, vous voilà prêtes, j'y ai toujours gagné cela.

HÉLÈNE. Grâce pour elle !

JULIAN. Non !

MARIE. Grâce pour maman !

JULIAN. Non !

HÉLÈNE, *avec inspiration*. Ah ! (*Elle porte Marie sur les genoux de Julian.*) Oui, tu seras plus éloquente que moi.

JULIAN. Retire-la donc, cordieu ! elle me gêne !

HÉLÈNE. Julian, regarde-la !

JULIAN. Je t'ai dit que je n'aimais pas les enfants.

HÉLÈNE. Regarde-la, je t'en prie.

JULIAN. Ote-la d'ici.

HÉLÈNE. Non, je suis bien sûre que tu ne la repousseras pas !

JULIAN. Hélène !

HÉLÈNE. Ne crains rien, chère petite..

MARIE. Non, maman, tu es là ..

HÉLÈNE. C'est Julian, c'est ton oncle.

MARIE. Celui qui était mort ?

HÉLÈNE. Oui, mais le bon Dieu nous l'a rendu.

MARIE. Mon oncle Julian ?

JULIAN. Que dit-elle ?

MARIE. Rends-moi aussi mon papa et je t'aimerai bien...

HÉLÈNE. Appuie ta petite tête là, contre sa poitrine. (*A Julian.*) N'est-ce pas que cela te réchauffe le cœur ?... J'ai vu un portrait de toi, Julian, quand tu avais cet âge.... Eh bien ! tu ressemblais beaucoup à Marie, tu étais rose et souriant comme elle... tu avais aussi de longs cheveux bruns... passe donc ta main dans les siens pour voir comme ils sont soyeux. Te rappelles-tu combien notre mère était orgueilleuse de ta chevelure, notre pauvre mère, tu sais, qui t'aimait tant, et qui est morte de douleur si loin de la France, morte l'amour dans le cœur, le pardon sur les lèvres ! Regarde, est-ce bien un enfant ? est-ce pur ?... Sa vue doit te rappeler l'innocence, la prière, le bonheur, les roses du jardin, les baisers de ta mère, tout ce radieux printemps qui n'est plus... Marie, mon trésor, passe-lui tes deux petits bras autour du cou et embrasse-le, ton bon oncle... (*Julian serre l'enfant dans ses bras.*) Il pleure ! il pleure !...

JULIAN, *à Valentin*. Emportez-la .. emportez-la !

HÉLÈNE. Ah ! j'ai retrouvé mon frère ! (*Elle lui prend la tête et couvre son front de baisers.*)

VALENTIN. Eh bien ! sapristi, je ne jouerai pas ce soir, tant pis !... on fera relâche par indisposition... et on rendra les trente-trois francs vingt-cinq centimes de recette... Ah ! tenez, madame, je ris... je pleure... je suis bien heureux.

HÉLÈNE. Partez !

VALENTIN. Oui, de peur qu'il ne se ravise !

MARIE. Où m'emmène-t-il ?

HÉLÈNE. Chez une autre maman.

MARIE. Il n'y en a pas d'autre.

VALENTIN. Nous vous reverrons bientôt, n'est-ce pas ?

HÉLÈNE. Oui, bientôt... Remettez cette lettre à Favita et serrez-moi la main, mon ami... Ne pleure pas, chérie, sois bien sage, prie bien le bon Dieu et embrasse-moi ! (*Elle l'étreint convulsivement.*) N'aie donc pas le cœur gros, mon ange ! tu vois, je ne suis pas triste, je te souris... ton père et moi nous ne te quitterons plus, nous resterons toujours à tes côtés... embrasse-moi encore... encore... va, maintenant.

VALENTIN. Ecoutez, mamzelle... Il y avait une fois...

MARIE. Non... je ne veux pas de conte... maman... maman..... (*Valentin sort emportant Marie.*)

HÉLÈNE. Partie.. ne plus la revoir !... Ah ! c'est impossible !.. Il le faut ! (*Courant à la fenêtre.*) Ah ! ce dernier bonheur ! (*Lui envoyant des baisers.*) Adieu... adieu.. Marie... ma fille... disparue.. tout est fini !

JULIAN. Hélène ?...

HÉLÈNE. Mon frère... oh ! je ne t'ai pas assez remercié !

JULIAN. J'ai fait ta volonté. Je compte que tu vas faire la mienne.

HÉLÈNE. Une question, avant tout : reverrai-je Manoël ?

JULIAN. Jamais !

HÉLÈNE. C'est bien, donne-moi tes ordres.

JULIAN. Ce n'est pas à moi que tu dois obéir, c'est à...

HÉLÈNE. A qui ?

JULIAN. A lui... à Dimitri... Donc, tu partiras cette nuit avec nous.

HÉLÈNE, *l'œil fixe et comme prenant une résolution terrible*. Je partirai.

JULIAN. Dimitri va venir, tu le recevras.

HÉLÈNE. Qu'il vienne ! (*A part.*) Marie est sauvée... Je puis mourir !...

JULIAN. Je l'entends...

HÉLÈNE. Julian, je te pardonne ! (*Elle entre dans sa chambre.*)

JULIAN. Qu'a-t-elle voulu dire ?... Hélène ! Pauvre femme ! la livrer à ce bandit ! moi, son frère ! oh ! c'est qu'il peut me briser dans ses mains ! Me briser... ce n'est pas encore si facile !... Ma mère, mon enfance, le crime, la pitié, la douleur d'Hélène et le sourire de Marie, tout cela forme un chaos dans ma tête ! — L'enfant m'a dit : Rends-moi mon père et je t'aimerai ! Oui, ce sont bien là les paroles de la petite... et en l'écoutant, j'ai senti mes yeux se mouiller !... Que faire ? que faire ?... (*Entre Dimitri.*) Allons ! me voilà calme et résolu !

SCÈNE VII.

JULIAN, DIMITRI.

DIMITRI. Tout est prêt... Nous partons à minuit précis.

JULIAN. Ah .

DIMITRI. Qu'avez-vous à me regarder de la sorte ?

JULIAN. Rien.

DIMITRI. Le matelot est venu ?

JULIAN. Oui.

DIMITRI. Il a emporté l'enfant ?

JULIAN. Oui.

DIMITRI. Vive Dieu ! mon cher, vous êtes laconique, ce soir ?

JULIAN. Oui. (*Il va fermer la porte du fond et celle par laquelle Dimitri est entré.*)

DIMITRI. Que faites-vous donc là ?

JULIAN. Ma ronde de geôlier.

DIMITRI. Vous fermez aussi la fenêtre ?

JULIAN. Pour qu'on n'entende rien du dehors.

DIMITRI. Prudence exagérée !... tout se passera ici avec calme.

JULIAN. Vous croyez ?

DIMITRI. Où est votre sœur ?

JULIAN. Dans sa chambre.

DIMITRI. Priez-la de m'ouvrir...

JULIAN. Non.

DIMITRI. Ouvrez-moi vous-même.

JULIAN. Non !

DIMITRI. Alors, je vais défoncer la porte d'un coup de pied.

JULIAN. Je ne vous le conseille pas.

DIMITRI. Plaît-il ?

JULIAN. Je vous le défends !

DIMITRI. Ah çà ! mais, cela sent la révolte, mon aimable ami !

JULIAN. On ne se révolte que contre son maître, et tu n'es pas le mien.

DIMITRI. Bravo ! tutoyons-nous, c'est plus affectueux ! Nous avons donc puisé dans le cognac une résolution héroïque ?

JULIAN. Peut-être !

DIMITRI. Et nous avons hâte de retourner au bagne ?

JULIAN, *après une menace et un grand temps*. Oh ! j'ai un moyen de ne plus être forçat ! (*Armant un pistolet.*) Dimitri, je vais te tuer.

DIMITRI. Julian, tu es ivre !

JULIAN. C'est possible, et quand je suis ivre, tu le sais, mes yeux se troublent, mes dents se serrent, ma raison s'abîme, j'ai le meurtre dans la tête et l'enfer dans le cœur ! .. Imbécile ! qui m'a fait boire pour tourner ma fureur contre les autres et qui va en être la première victime !..

DIMITRI. Voyons, reviens à toi, menacer un ami...

JULIAN. Dis plutôt le démon qui m'a perdu.

DIMITRI. Mais enfin, j'aime ta sœur !

JULIAN. Tais-toi ! c'est ton arrêt de mort !.. Tu as beau regarder autour de toi... point de fuite possible ! nous sommes enfermés comme deux bêtes fauves dans une cage de fer !..

DIMITRI, *à part*. Et pas d'arme !

JULIAN. Ah ! tu as peur, lâche ! tu pâlis, tes genoux fléchissent... Il a peur, le diable m'emporte, il a peur ! (*Un silence.*) Eh bien ! écoute : si perdu que je sois, le meurtre me répugne, tu peux encore sauver ta vie.

DIMITRI. Comment ?

JULIAN. Assieds-toi là ! écris ce que je vais te dicter : « Au capitaine du trois-mâts *le Pluton* : » Mon cher Porfentas, pour des motifs que je » vous expliquerai à loisir, j'ai changé de plan, » rendez la liberté sans retard à Manoël de Vilheoa » (*Mouvement de Dimitri.*) Oh ! point d'hésitation. Je n'ai que cette gâchette à serrer.

DIMITRI. Continue.

JULIAN. « Vous emmènerez à sa place l'individu » qui vous remettra ce billet : il n'y a rien de » changé au reste de vos instructions. » Ah ! ceci t'étonne ?

DIMITRI. Ces instructions, tu ne les connais donc pas ?..

JULIAN. Je les connais parfaitement. Il a été convenu entre vous qu'une fois en pleine mer on se débarrasserait du passager.

DIMITRI. Eh bien ?

JULIAN. Eh bien, Forfantès fera du nouveau passager ce qu'il eût fait de l'autre, il se débarrassera de lui.

DIMITRI. Quel est donc ce généreux remplaçant ?

JULIAN. Pardieu... c'est... tu n'as pas besoin de le connaître.

DIMITRI. Au fait, je n'y tiens pas.

JULIAN. Plie la lettre et mets l'adresse.

DIMITRI. Voilà. Est-ce tout ce que tu demandes ?

JULIAN. C'est tout.

DIMITRI, *à part*. Ouf... je l'échappe belle !... (*Haut.*) Tu reviendras sur cette dérision avant le jour. (*A part.*) Quand il aura cuvé son cognac.

JULIAN, *lui présentant un pistolet*. Maintenant prends cette arme.

DIMITRI. Pourquoi ?

JULIAN. Tu as gagné le droit de défendre ta vie.

DIMITRI. Ah ! très-bien, donne.

JULIAN. Ce ne sera plus un meurtre, mais un duel, et je suis heureux de sentir qu'il y a encore là une vieille étincelle d'honneur !..

DIMITRI. Tu sais comment je tire. (*Une horloge sonne dans le lointain.*)

JULIAN. Neuf heures ! au dernier coup, nous ferons feu l'un sur l'autre. (*Comptant.*) Trois, quatre...

DIMITRI. Ecoute donc ?

JULIAN. Quoi ?

DIMITRI. Là, sous cette fenêtre. (*Il tire sur Julian au moment où celui-ci tourne la tête.*) Malédiction, je l'ai manqué !

JULIAN, *bondissant de rage*. Ah ! meurs donc, misérable ! (*Dimitri tombe mort.*) Il fallait un assassinat !... En est-ce un, pourtant ?... Non ! non ! j'avais le droit de tuer cet homme ! Vite à l'œuvre, car le temps presse ! Il faut maintenant faire connaître à M. de Vilhena de quels bandits il était la dupe. (*Prenant le portefeuille de Dimitri.*) Bien, ces preuves suffiront pour le tirer d'erreur !.. Hélène, ouvre-moi ! C'est Julian ! c'est ton frère ! tu n'as plus rien à craindre de Dimitri ! Ouvre donc ! ouvre donc ! (*Elle paraît pâle et chancelante.*)

SCÈNE VIII.

JULIAN, HÉLÈNE.

HÉLÈNE. Que me veux-tu ?

JULIAN. Comme tu es pâle ?... qu'as-tu donc ?

HÉLÈNE. Rien !

JULIAN. Hélène ! Dieu a changé mon cœur ! Ce n'est pas assez d'avoir sauvé ta fille, je veux sauver Manoël !

HÉLÈNE. Manoël ! (*Reculant à l'aspect du cadavre.*) Ah !

JULIAN. Ce n'est pas un meurtre, ma sœur, c'est un acte de justice !.. Mais vite.. vite.. enveloppe-toi de ce mantelet, cours au Rocher-Blanc... tu trouveras monsieur de Vilhena. (*Lui donnant le portefeuille de Dimitri.*) Qu'il lise ces papiers et qu'il empêche à tout prix l'embarquement de Manoël... Je ne peux pas t'accompagner, votre intérêt m'appelle ailleurs... Mais enfin, qu'as-tu donc ? tu ne m'écoutes pas, tu as l'air de ne pas comprendre... tes yeux sont comme noyés de sommeil... Hélène... Hélène... le moindre retard peut perdre le père de ton enfant !

HÉLÈNE. J'ai entendu... j'ai compris... le Rocher-Blanc .. monsieur de Vilhena...

JULIAN. Si, après avoir lu, il hésite encore, dis-lui qu'une fois en pleine mer, on doit assassiner son fils. .

HÉLÈNE. L'assassiner !

JULIAN. Oui !

HÉLÈNE. Je pars....

JULIAN. Moi, je me rends avec cette lettre à bord du *Pluton*... l'un de nous deux doit arriver à temps. Compte sur moi, je t'ai promis de sauver Manoël, et tu le reverras, sœur, tu le reverras ! .. (*Il sort.*)

HÉLÈNE, *seule*. Julian !... ce cadavre !... Oh ! l'opium, le terrible opium ! je chancelle, la mémoire m'échappe, mes yeux se ferment malgré moi !... Qu'est-ce que Julian m'a dit ? Je ne me souviens plus ; non, non, je ne me souviens plus ! Pitié ! mon Dieu ! Julian m'a dit qu'on voulait tuer Manoël... et pour le sauver, il faut courir là-bas au Rocher-Blanc... mais je ne pourrai jamais arriver jusque-là !... Je suis comme ensevelie vivante, l'abîme des ténèbres m'environne... J'étouffe comme sous les plis du linceul, un sommeil de plomb pèse sur mes paupières... Et Manoël !.. oh !... non... je ne veux pas dormir, je ne le veux pas !... J'appartiens déjà au tombeau, mais pour le sauver, lui, je résisterai aux mains invisibles qui m'entraînent ; je déchirerai, lambeau par lambeau, les voiles qui s'épaississent autour de moi... La pensée de Manoël sera plus forte que le sommeil, plus forte que la mort !... Esprits de la nuit... guidez le fantôme d'Hélène !

ACTE V.

Le Rocher-Blanc ; décor pittoresque. Effet de clair de lune.

SCENE PREMIERE.

FLORIANI, FAVITA.

FAVITA. Sommes-nous bientôt arrivés ?...

FLORIANI. Oui, voilà le Rocher-Blanc... Tu dois être bien lasse ?...

FAVITA. Non, mon oncle, mais je suis horriblement inquiète...

FLORIANI. Moi de même.

FAVITA. Pourquoi Valentin ne nous a-t-il pas accompagnés ?

FLORIANI. Il a voulu rester auprès de Maria.

FAVITA. Est-ce indiscret de vous demander ce qu'il vous a dit ?

FLORIANI. Oh ! pardon, ma bonne Favita... nous sommes venus si promptement que je n'ai pu te faire encore cette confidence... Ce soir, après t'avoir remis l'enfant, Valentin était ressorti dans l'intention de rassurer la pauvre mère ; il rencontra sur la route Julian Berval, qui marchait très-vite et qui lui dit sans s'arrêter : Priez le docteur Floriani de se rendre au Rocher-Blanc, Hélène peut avoir besoin de lui. — Valentin est rentré, nous sommes partis, et nous voilà.

FAVITA. Vous ne savez rien de plus ?

FLORIANI. Absolument rien.

FAVITA. Ah ! mon oncle, que d'étranges événements ..

FLORIANI. Attendons l'issue.

FAVITA. Cette lettre d'Hélène, si imprévue et si déchirante, cette injonction mystérieuse de venir dans ce lieu désert, le contraste de cette belle nuit, la grande plainte des vagues, tout m'impressionne profondément, et, malgré moi, j'ai le cœur glacé d'épouvante !...

FLORIANI. Mon enfant...

FAVITA. Que se passe-t-il enfin ?...

FLORIANI. Patience et courage ! la bonté de Dieu est inépuisable !

FAVITA. Julian Berval n'a-t-il pas dit aussi que monsieur de Vilhena viendrait ?...

FLORIANI. Oui. . il n'est pas encore arrivé, sans doute... *M. de Vilhena paraît au fond, immobile et absorbé.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, M. DE VILHENA.

FAVITA. Mon oncle...

FLORIANI. Quoi donc ?

FAVITA. Regardez... là... cet homme...

M. DE VILHENA, *à part*. Mon fils !... mon fils unique !...

FLORIANI. Le père de Manoël !

M. DE VILHENA. Vous ici, à pareille heure ?...

FLORIANI. Vous y êtes bien, monsieur.

M. DE VILHENA. Je vous quitte la place...

FLORIANI. Monsieur de Vilhena... écoutez-moi, je vous prie...

M. DE VILHENA. Que me voulez-vous ?

FLORIANI, *bas à Favita*. Laisse-nous seuls un instant... Vois si Hélène vient. (*Haut à M. de Vilhena.*) Vous étiez bien absorbé tout à l'heure, maintenant vous êtes bien pâle, un frémissement intérieur vous agite ; en un mot, pour un œil aussi pénétrant que celui du vieux Floriani, vous ressemblez à un homme qui souffre et qui regrette.

M. DE VILHENA. Vous m'interrogez ?

FLORIANI. Je vous devine. Tenez, monsieur, un choc violent nous a séparés et vous vous êtes plu à me regarder comme votre ennemi ; mais des années de lutte et de malheur se sont amoncelées sur nous, et il serait temps d'oublier le passé. — Je n'ai jamais eu de fiel dans le cœur, n'en mettez pas dans vos paroles et veuillez me répondre avec calme !... Nous touchons peut-être au moment suprême où nos mains se réuniront ! — Vous savez que Manoël a disparu ?

M. DE VILHENA. C'est par sa faute qu'il a perdu sa liberté.

FLORIANI. Il est donc prisonnier ?...

M. DE VILHENA. Il n'y a qu'un instant, j'ai envoyé le capitaine du navire en partance faire une dernière proposition à Manoël, et Manoël a refusé.

FLORIANI. Que lui demandiez-vous ?

M. DE VILHENA. D'abandonner...

FLORIANI. Sa femme et sa fille ! Mais, est-ce qu'on peut briser de tels liens aujourd'hui ?

M. DE VILHENA. Qu'y a-t-il de changé ?... Cette femme n'est-elle pas toujours la sœur d'un forçat ?

FLORIANI. Et comptez-vous pour rien toutes les épreuves qu'Hélène a subies et qui ont fait éclater la noblesse de son cœur, la vérité de son amour ? Dieu les a comptées, lui !... D'ailleurs, quoi que vous fassiez, leur enfant n'est-il pas aussi le vôtre ?

M. DE VILHENA. Ils n'auraient manqué de rien...

FLORIANI. Une aumône ! et vous croyez avoir tout dit !... Ah ! monsieur, moins d'argent et un peu plus d'humanité !...

M. DE VILHENA. Enfin... que vous dirai-je ? .. Il est trop tard maintenant !

FLORIANI. Ces paroles-là, monsieur, l'émotion de votre voix, prouvent que vous inclinez au repentir, et je le crois sincère, car en ce moment vous n'êtes plus sous l'influence de cet infâme Dimitri !...

M. DE VILHENA. Pourquoi outrager le comte ?

FLORIANI. Un comte de préau ! un gentilhomme de cour d'assises !... Tôt ou tard, il se fera en vous une lumière terrible et vous frémirez d'apprendre que vous avez été la dupe d'un escroc !

FAVITA. Hélène vient de ce côté...

M. DE VILHENA. Elle !

FAVITA. Remarquez donc, mon oncle, l'étrange regard...

SCÈNE III.

LES MÊMES, HÉLÈNE.

HÉLÈNE. Favita... Docteur... où est monsieur de Vilhena ?...

FLORIANI. Le voici.

HÉLÈNE, *à M. de Vilhena.* Lisez, monsieur. (*Elle lui donne le portefeuille de Dimitri.*)

M. DE VILHENA. Quels sont ces papiers ?...

HÉLÈNE. Lisez, vous dis-je !...

M. DE VILHENA. Ah ! les misérables !.. Vous avez raison, docteur ! .. Ils avaient conspiré ma perte, ma ruine ! et moi ! je leur ai livré mon fils !

HÉLÈNE. Alors, vous allez empêcher Manoel de partir...

M. DE VILHENA. Mon Dieu !...

HÉLÈNE. C'est qu'il faut se hâter !... Je veux le revoir, moi !...

M. DE VILHENA. Mais je ne peux rien, je ne peux rien...

HÉLÈNE. Vous ne savez donc pas que s'il part, ils l'assassineront !

M. DE VILHENA. Que dites-vous ?

HÉLÈNE. La vérité !

M. DE VILHENA. Oubliez, mon Dieu ! que j'ai maudit mon fils !

HÉLÈNE. Je vous répète qu'ils l'assassineront !...

M. DE VILHENA. Pas de cri, pas de signal possibles !

HÉLÈNE. Est-ce qu'un père ne trouve pas toujours un moyen pour sauver son fils ? .. Tenez, voulez-vous que j'y aille, moi ?... Non... le grand air, la marche, la volonté, avaient dissipé ce fatal sommeil...

FLORIANI, *à part.* Le sommeil... Ah !...

HÉLÈNE. Mais il revient me torturer, et j'ai peur ! Pas encore, mon Dieu, pas encore !... Mais sauvez-le, monsieur, sauvez-le donc !

M. DE VILHENA. Hélène... je cours...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, JULIAN, MANOEL.

JULIAN. Arrêtez... c'est à moi de le ramener !... Par ici, monsieur, par ici...

MANOEL. Hélène ! (*Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.*)

HÉLÈNE. Ah ! merci, Julian ! (*M. de Vilhena tend une main à Manoël, et de l'autre cache ses larmes.*)

JULIAN. Réconciliés !... Hélène, le seul obstacle à ton repos, à ton bonheur, à l'avenir de ta fille, c'était moi ! Je vais disparaître pour toujours !

HÉLÈNE. Où vas-tu ?

JULIAN. C'est mon secret.

HÉLÈNE. Oh ! jure-moi, du moins, que tu n'attenteras pas à ta vie !

JULIAN. Je te le jure. (*A part.*) Ce sera l'affaire du *Pluton.*

HÉLÈNE. C'est que, vois-tu, Julian, le suicide est une chose impie !

MANOEL. Le suicide ?

HÉLÈNE. Eh bien ! oui... je suis empoisonnée !

TOUS. Empoisonnée !

JULIAN. Ma sœur !

M. DE VILHENA. Secourez-la, Floriani, sauvez-la.

HÉLÈNE. Le docteur sait bien que tout serait inutile.

M. DE VILHENA. Vivez, Hélène, vivez ! Je n'ai plus la menace aux lèvres et la colère dans les yeux. Mon orgueil est à jamais brisé, et je courbe le front devant vous !

HÉLÈNE. Il est trop tard !

JULIAN. Trop tard ! Hélène, prie notre mère de me pardonner !

MANOEL. Mais c'est horrible !...

HÉLÈNE. Écoute, mon Manoël, et sois clément pour moi, mon loyal compagnon de malheur, mon appui constant, mon unique, mon immense amour !... J'avais perdu la tête !... Je me croyais à jamais séparée de toi, de ma fille, ce bandit me menaçait... Alors j'ai voulu mourir, et je meurs ! O dieu de mon cœur, je suis punie.. sois heureux !

MANOEL. Être heureux sans toi, mon Hélène, ma vie, mon espérance ; il faudrait pour cela ne t'avoir jamais aimée ! Oh ! dis-moi que tu vivras !

HÉLÈNE. Ami, rien ne peut me sauver ; mais réchauffe-moi dans tes bras... C'est le froid de la nuit qui me glace le cœur... Je suis mieux ainsi... Reporte tout ton amour sur notre fille, sur ma douce Marie que je ne peux embrasser !... (*Entre Valentin portant l'enfant endormi.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, VALENTIN.

VALENTIN. Voilà l'enfant, madame...

HÉLÈNE. Ma fille ! Donnez, donnez... Avoir deviné cela ; oh ! vous avez bien le génie du cœur ! Comme elle dort.. Pauvre ange ! Laissez Marie sur mes genoux, et ne me l'ôtez que quand tout sera fini... Manoël, ta main, ta chère main... Adieu, adieu... (*Sa tête se renverse en arrière.*)

MANOEL, *tombant à genoux.* Hélène !

JULIAN, *à part.* Morte ! (*On entend un coup de canon.*) Le signal ! Je retourne à bord du *Pluton* prendre la place de Manoël. (*Il s'éloigne.*)

VALENTIN, *à part.* Ma carrière est brisée... Adieu au théâtre...

FLORIANI, *à M. de Vilhena.* Eh bien ! monsieur, la pauvre femme a-t-elle épuisé toutes les angoisses de l'agonie, tous les déchirements suprêmes ? A-t-elle assez cruellement expié le crime d'un autre ?

M. DE VILHENA. Oh ! je donnerais ma vie pour la sienne !

FLORIANI. Voilà une bonne parole ! Et je remercie le Seigneur de m'avoir choisi pour ministre de sa clémence !

MANOEL. Docteur ?

FAVITA. Mon oncle ?

M. DE VILHENA. Que dites-vous ?

FLORIANI. Je dis que le poison qui lui fut donné par moi dans la prévision d'un suicide ne pouvait pas la tuer, et que ce n'est pas la mort, mais le sommeil !

TOUS. Vivante !

FLORIANI. Dans huit jours, Manoël, vous partirez avec votre femme pour Batavia. Favita et moi, nous retournons à Malte retrouver nos fleurs...

FAVITA. Et nos pauvres !

FLORIANI, *à M. de Vilhena.* Ferez-vous route avec nous ?

M. DE VILHENA. Moi, je suivrai mes enfants !

FLORIANI. Vos deux mains, mon noble ami !

MANOEL. Vivante ! Oh ! tenez, docteur, je doute encore, je tremble... Une preuve, docteur... une preuve !

FLORIANI, *montrant Hélène.* Voyez !

MANOEL. Oui... elle vient de sourire, ses lèvres s'entr'ouvrent...

HÉLÈNE. Manoël ! Marie !

MANOEL. Ah ! je crois maintenant !...

FLORIANI. Elle rêve de ce bonheur qui sera demain une réalité...

JULIAN, *à part, gravissant les rochers.* Sois heureuse, ma sœur ! (*Deuxième coup de canon.*) Moi, je vais mourir !...

VALENTIN, *pleurant de joie.* Vivante !... Je pourrai donc encore jouer les comiques !

FIN.

Paris. Typographie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.